



À nos amours

Giuliana Galli Carminati¹, Federico Carminati²

N° 53, 12 juin 2024

Deux petites histoires

Sur une terrasse de café. Ils sont là, jeunes et assez beaux. C'est l'été et elle est, comme se doit, très légèrement vêtue. Lui dans un classique jeans-polo, élégant sans trop d'effort, il a le physique du rôle. Deux coupes de glace à moitié sur la petite table ronde de bar en aluminium, comme un signe d'un manque d'envie, et un petit sens d'ennui qui leur flotte autour. Évidemment les feux de la première passion se sont un peu estompés. Lui, semble nerveux, virilement agressif, et elle a l'air blasé. Ils ne se parlent pas et ils regardent les gens qui passent. Ou plutôt, lui, regarde les filles en le suivant du regard « à mi-hauteur », sans trop faire attention à ce qu'elle pourrait en penser. Elle détourne le regard des hommes qui la regardent avec insistance. Parfois plus rapidement, parfois plus lentement, en se donnant le temps d'une petite réflexion. Parfois avec un fort air d'ennui « qu'est-ce qu'il veut celui-là ? », parfois moins. Elle évalue ses chances, considère son choix.

Histoire triste d'un amour qui ne sera pas ? Pas sûr non plus. Il y a une blague que dit que les ordinateurs sont des mâles pour deux raisons. Pour obtenir quelque chose d'eux il faut les d'abord les allumer et dès qu'on a acheté un, on découvre tout de suite qu'il y a un modèle meilleur qui vient de sortir.

Fin d'un grand amour. Elle est dévastée. Ça doit être vrai car plus d'une copine lui a dit les avoir vus s'embrasser, son copain et « celle-là », qui était son amie elle aussi – jusqu'à maintenant en tout cas. Traîtresse. Salaud. La rage. Quand il lui avait proposé de sortir avec lui, elle se souvient de n'avoir pas cru à ses oreilles, même de n'avoir plus rien compris. Le garçon le plus cool du lycée, désiré par toutes les filles. Oh la joie de voir la jalousie haineuse dans les yeux des autres quand ils sortaient ensemble. Oui, oui, elle avait entendu des histoires, qu'il était infidèle, coureur, pas du tout romantique. Elle avait bien vu qu'il ne traitait pas si bien que ça ses copines. Et cette histoire de la gifler à une de ses ex, sûrement un mensonge pour se venger du fait qu'il l'avait laissée tomber. Mais il était si viril, au-dessus des autres, dominant. Et elle avait vraiment espéré en une longue histoire comme dans les romans. Et peut-être une maison, une famille. Mille rêves. Pourquoi pas ? Ça doit bien exister non ? Sûre, elle n'avait pas osé lui en parler, mais le fait que c'était lui qui l'avait choisie, et sa passion, son désir pour elle, ça devait bien signifier quelque chose. Vrai aussi que lui ne parlait jamais d'amour, mais les hommes sont ainsi, il faut les comprendre. Et maintenant la voilà dans les rangs des ex, qu'elle avait regardées du haut jusqu'à hier. Et quelle figure avec sa meilleure copine, qui était en couple depuis une année, et sans histoires. Avec ce garçon insignifiant, bon à l'école, ça oui,

¹ MD, PhD, psychiatre psychothérapeute FMH, Professeur adjoint à l'Université de Séoul (Hôpital de Bundang), membre de l'Institut de Psychanalyse Charles Baudouin, fondatrice et didacticienne de la Société Internationale de Psychanalyse Multidisciplinaire (SIPsyM), ancienne Privat-Docent et chargée de cours à l'Université de Genève.

² Physicien, membre de l'Institut de Psychanalyse Charles Baudouin, didacticien de la Société Internationale de Psychanalyse Multidisciplinaire (SIPsyM).



mais pour le reste... Qu'est-ce qu'elle pouvait lui trouver ? Elle l'avait presque compati. Mais maintenant c'est elle qui regarde les couples se tenir par la main avec un nœud dans la gorge.

Histoires banales, comme mille autres. Chagrins d'amour qui passent – peut-être – quand on est jeunes. Mais les mêmes histoires, quelque année après, peuvent devenir tragiques, surtout s'il y a un mariage à défaire, encore pire s'il y a des enfants. Dans notre travail de psychanalystes on se trouve souvent confrontés avec la souffrance dans le couple. Dans plusieurs de ces histoires on remarque comme un hiatus entre ce dont on a vraiment besoin dans une couple, et ce qu'on demande à l'autre, aussi bien sur le plan conscient qu'inconscient.

Le Zeitgeist courant

Si nous regardons nos cousins plus proches dans le monde animal, nous avons très peu d'indices de « problèmes de couple », même dans les Primates, avec qui nous avons des ancêtres communs, les choses semblent être plus « naturelles ».

Parfois c'est étonnant de voir que ce qu'on cherche – ou qu'on pense chercher – dans un partenaire ce n'est pas ce dont on a vraiment besoin, ou on le cherche chez la mauvaise personne, que néanmoins nous avons choisi.

Nous avançons ici sur un terrain miné, donc soyons clairs sur trois points fondamentaux. Si nous sommes amenés à exprimer des appréciations, nous le faisons du point de vue de l'éthique et pas de la morale. Même s'il y a une grande confusion entre ces mots, la différence est là. Une morale suppose une entité supérieure à l'être – c'est-à-dire ce qui existe – et suppose aussi des jugements entre Bien et Mal tels qui sont définis par cette entité supérieure. C'est sans appel et immuable. La seule marge de manœuvre c'est un « Dieu miséricordieux », quoi que cela puisse signifier. Une éthique ne suppose pas un point de référence extérieure, et ne connaît pas ni le jugement, ni le Bien et le Mal, mais seulement le bon et le mauvais. C'est une évaluation qu'on peut discuter entre nous, revoir et modifier. On pourrait nous demander bon et mauvais par rapport à quoi ? Eh bien, cela aussi fait partie de la discussion pour se mettre d'accord. Ou pour décider qu'on n'est pas d'accord. Comme dit Nietzsche dans la dernière phrase de *Ecce Homo* « Dionysos contre le Crucifié. » (Nietzsche, 2022). Nous n'avons aucun jugement, à la limite nous disons ce qui, pour nous, est bon ou mauvais. À discuter.

Le deuxième point à éclaircir pour la suite est que, quand nous avançons l'hypothèse qu'une attitude ou un comportement est « naturel », en aucun cas, seulement en vertu de ça, nous le considérons bon ou justifions l'auteur. La fausse équivalence entre Bon et naturel est intellectuellement dangereuse. Prenons par exemple le meurtre, rien de plus naturel, si pour naturel nous entendons quelque chose qu'on trouve dans toutes les cultures et les époques. Si nous tenons bon et naturel pour équivalents, ou bien nous considérons le meurtre comme non naturel, ce qui est absurde, ou nous le considérons bon, ce qui est éthiquement inacceptable. Ou encore : c'est naturel pour l'homme de vivre dans des cavernes, faut-il y retourner ?

Le dernier point que nous souhaitons aborder est que nier la différence est tout aussi discriminatoire que de la rendre normative. Prenons un exemple souvent critiqué : dire que les personnes noires³ sont, en général, de bons danseurs n'est pas discriminatoire en soi, mais c'est

³ Parler de « personne noire » ou « personne de couleur » est en soi absurde, au vu du continuum entre les différents groupes ethniques, et l'infinie palette de couleurs de peau, mais nous demandons aux lecteurs de nous pardonner ce raccourci.



seulement affirmer quelque chose qui est – dans notre expérience – statistiquement vérifié. Cela peut être vrai ou faux, et nous pouvons en discuter et, confrontés à de nouvelles évidences, changer d'avis. Cela devient discriminatoire si nous considérons que toute personne noire doit bien danser, ou si nous sous-entendons que les personnes noires ne sont bonnes qu'à danser, et ainsi de suite. En d'autres termes, cela devient discriminatoire si nous l'entendons dans un sens normatif, si nous en faisons un stéréotype. Sans oublier que, indépendamment de nos bonnes intentions, il faut aussi tenir compte de la sensibilité de l'interlocuteur, des différences culturelles et du contexte historique et sociale de la conversation. La même remarque, selon les circonstances peut être reçue comme « je te vois et je m'intéresse à qui tu es et d'où tu viens », ou bien comme une insulte raciste. La question reste délicate et, dans ce cas peut-être plus que dans d'autres, il est conseillé de suivre le conseil de Socrate et parler seulement si ce qu'on a à dire est vrai, bon et utile.

Le malaise à propos des relations de couple dans notre société occidentale est bien là. La fonction évolutive historique du couple c'est de perpétuer l'espèce en essayant, au passage, de maximiser la contribution des gènes du couple. Cette fonction est en train d'être mise en crise. La diminution démographique en Europe est flagrante, et elle n'est pas compensée par l'immigration. En 2021 il y a eu en Europe une diminution de la population du 0.6% qui est le résultat d'un solde « naturel » de -2.6% et un apport de l'immigration de 1.9% (Insee, 2024). C'est assez difficile d'estimer l'apport négatif des avortements d'élection, donc il faut prendre ces chiffres avec beaucoup de prudence. Si on se limite seulement aux avortements d'élection pour les grossesses non voulues en Europe et Amérique du Nord, selon cette source (Bearak et al., 2020), en moyenne entre 2015 et 2019 le nombre est le 8.5% de la population. C'est clair que dans les pays occidentaux il n'y a pas, ou plus, une volonté féroce de perpétuer nos gènes.

On observe une tendance croissante à ne pas faire des enfants pour plusieurs raisons (Ahmadzadeh Tori et al., 2023). Les contraintes économiques et les études – entre autres – poussent les femmes à faire les enfants de plus en plus tard, avec une réduction du nombre d'enfants par femme. Dans l'Union Européenne, de 2013 à 2022 l'âge moyen du premier enfant est passé de 30.3 à 31.1 ans (eurostat, 2024). On observe de plus en plus un refus des rôles et des identités de genre traditionnels, ce qui érode davantage la natalité. Cela peut être le signe d'une libération due à la déconstruction des catégories créées par la structure du pouvoir patriarcale-caucasique-occidentale-capitaliste. Cela peut aussi être le résultat d'une perte de repères dû à l'accélération de l'évolution sociale néo-capitaliste. Où simplement le signe d'une dégradation des conditions économiques et psychologiques (espoir dans le futur) de certaines couches de la société. En effet on remarque que la tendance des femmes éduquées à avoir moins d'enfants est en train de s'inverser (Hazan & Zoabi, 2015). En tant que psychanalystes, nous devons faire face à des souffrances liées à ces phénomènes.

Les médias ont une attitude très ambiguë par rapport à l'évolution des rôles. D'une part nous observons un « blanchiment » dans le sens du « politiquement correct ». De l'autre, au prix d'introduire quelque élément « divers », les rôles « classiques » sont renforcés presque au paroxysme (Santoniccolo et al., 2023; Scharrer, 2013). Il suffit de considérer l'évolution du physique des acteurs et leur adhérence toujours plus marquée à des idéaux très genrés de beauté bien loin de la moyenne de la population. Demandez-vous quel est le dernier film ou série que vous avez-vous où la majorité des acteurs n'a pas l'air d'être sortie d'un concours de beauté et d'une séance de musculation. Il y a plein de témoignages d'actrices qui ont été refusées initialement car « pas assez belles » (Gordon, 2017), et la liste inclut Selena Gomez, Winona Ryder et Meryl Streep. « Des goûts et des couleurs », mais quand même. C'est un double



message qui fait « superficiellement » appel à notre nouvelle sensibilité sociale et consciente, mais qui, sous cette couverture, répète les anciens archétypes qui, évidemment, ont toujours bonne prise sur notre inconscient.

On peut se demander ce qui se passe en réalité et pourquoi la société semble changer et adopter des nouveaux paramètres, mais les rôles classiques ont toujours une forte capacité à être attractifs au-delà de nos convictions conscientes, et aussi de notre comportement.

Un tour d'horizon

Si on vous montre deux crânes d'adulte de la même espèce de mammifère, un appartenant à une femelle et l'autre à un mâle, on peut déduire beaucoup de choses sur leur vie sexuelle à partir de leur dimension relative. En effet, si le crâne du mâle est beaucoup plus grand de celui de la femelle, on peut conclure à un dimorphisme sexuel très marqué. Les mâles donc seront très musclés et agressif, et presque sûrement cela implique une compétition entre eux pour la conquête de la femelle. Dans ce cas les femelles seront attirées par la force physique des mâles et leur capacité de dominer les autres mâles dans des combats plus ou moins ritualisés. On parle dans ce cas d'espèce « à forte compétition » (Clutton-Brock, 1989; Emlen & Oring, 1977; Møller & Pomiankowski, 1993).

Ces mâles auront généralement plusieurs partenaires femelles dans la saison des amours. Pendant ce temps, ils ne pourront pas s'assurer de la « fidélité » de la femelle. Les femelles de leur part essayeront de s'accoupler avec le mâle de rang le plus élevé, mais aussi avec de mâles de rang moins élevé pour maximiser leurs chances (Andersson & Simmons, 2006). La paternité sera incertaine, et donc les mâles n'utiliseront pas de l'énergie pour aider la femelle avec les petits. La femelle élèvera seule les petits (Triversi, 1972). Si une femelle perd ses petits, elle redevient fertile, et donc toute femelle a intérêt à rester loin des mâles pendant l'élevage des petits, car ils auront tout intérêt à tuer ses petits pour la féconder à nouveau avec leurs gènes.

Comme le mâle aura plusieurs partenaires, la chose importante c'est que la femelle puisse porter et élever ses petits – les leurs –, même si cela peut mettre en danger sa vie ou sa capacité de reproduction future. En tout cas dans la prochaine saison il aura d'autres femelles qui arriveront à maturité.

Le conflit mère-fœtus (Clutton-Brock, 1984; Haig, 1993) dans les espèces à forte compétition concerne la lutte évolutive entre la mère et le fœtus pour l'allocation des ressources car le fœtus demande des nutriments et de l'énergie, souvent au-delà de l'optimal pour la santé maternelle, provoquant stress physiologique ou complications. Le fœtus peut libérer des hormones modifiant la physiologie maternelle pour augmenter les ressources, comme l'hCG chez les humains, pouvant causer diabète gestationnel ou hypertension. Le fort investissement maternel dans les petits exacerbe le conflit entre les besoins de la progéniture actuelle et la survie maternelle.

Comme le mâle est beaucoup plus fort que la femelle et s'il « gagne » ses droits sur elle en se battant avec d'autres mâles, le rapport sexuel est parfois brutal, jusqu'à ce que – dans des termes anthropomorphiques – nous pourrions appeler un viol (Fox, 2002).

Pour les espèces à faible compétition c'est le contraire. Le dimorphisme sexuel est moins prononcé ou absent et souvent, les femelles sont un peu plus grandes en taille que les mâles. Il y a moins de testostérone chez les mâles et il n'y a pratiquement pas de compétition chez eux, ce qui donne une répartition plus égale des opportunités de reproduction. Les jumeaux sont



fréquents. Les femelles sont attirées par des partenaires qui sont plus comme elles-mêmes que leurs opposés et recherchent des traits chez les mâles mieux adaptés à des rôles égaux dans l'unité parentale. Dans ces espèces, la femelle du couple peut parfois « s'ennuyer » et abandonner le partenaire et la progéniture pour trouver un autre partenaire pour se reproduire.

Dans la saison des amours, les femelles retardent l'accouplement, s'attendant d'abord à être « courtisées », pour évaluer le partenaire potentiel afin de prouver qu'il est dévoué, cohérent et qu'il s'occupera de la progéniture. Pour tester les instincts parentaux d'un soupirant, certains oiseaux femelles se montrent empotés pour voir comment l'aspirant compagnon réagit, s'il va les nourrir comme des poussins avec les vers qu'il a pris.

Le mâle et la femelle sont constamment ensemble, et donc le mâle a des bonnes raisons de croire que les descendants soient les siens. En conséquence, il y a souvent une plus grande implication des mâles dans les soins parentaux. Souvent ils forment de couples stables. Le conflit mère-fœtus est réduit car la femelle doit pouvoir avoir plusieurs saisons reproductives avec le même mâle pour maximiser la probabilité de passer leurs gènes. La fidélité n'est pas dans le « contrat » de monogamie et plusieurs études sur les animaux qui forment des couples stables, voir pour la vie, ont montré des « escapades » de deux partenaires (Barash & Lipton, 2002; McKay, 2000).

Et nous ?

Nos parents les plus proches sont les grands singes (famille taxonomique des Hominidés) : orangs-outans, gorilles, chimpanzés et bonobos. Ces espèces ne sont pas typiquement considérées comme des espèces à forte compétition, mais plutôt comme des espèces présentant une compétition de modérée à élevée pour l'accès aux femelles.

Les mâles orangs-outans dominants patrouillent dans de larges territoires et s'accouplent avec des femelles réceptives qu'ils rencontrent. Les combats entre mâles peuvent se produire, mais ne sont pas systématiques. Les orangs-outans sont semi-solitaires, avec des interactions sociales limitées en dehors des périodes de reproduction.

Les gorilles vivent en groupes dirigés par un mâle dominant (silverback) qui monopolise l'accès aux femelles du groupe. Les combats pour la domination peuvent être intenses. Ils forment des groupes familiaux stables avec un mâle dominant, plusieurs femelles et leur progéniture.

Les chimpanzés vivent dans des communautés avec des hiérarchies complexes. Les mâles forment des coalitions pour accéder aux femelles, et des combats peuvent se produire, bien que la coopération soit également fréquente. Ils forment des sociétés du type fission-fusion où les groupes se forment et se dissolvent fréquemment, avec une compétition significative mais non exclusive pour les femelles.

Les bonobos vivent dans des groupes sociaux où les relations sociales sont souvent basées sur la coopération plutôt que sur la compétition. Les interactions sexuelles jouent un rôle important dans le maintien de la cohésion sociale, et les conflits sont généralement résolus de manière pacifique. Les bonobos vivent dans des groupes matriarcaux où les femelles occupent des positions dominantes et les liens sociaux sont souvent renforcés par des activités telles que le toilettage mutuel et le partage de la nourriture.

En somme, bien que ces espèces montrent des comportements de compétition pour les femelles, aucune ne correspond entièrement à la définition stricte des espèces à forte compétition, qui



implique souvent une compétition extrême et des combats fréquents avec de grands écarts dans le succès reproducteur entre mâles. Il y a une considérable variation entre les gorilles, qui présentent une compétition ouverte entre mâles dominants et des « harems » de femelles, et les bonobos qui se distinguent des autres grands singes pour une compétition sociale moins intense et une structure sociale basée davantage sur la coopération et l'empathie. En tout cas, les comportements de compétition chez ces grands singes sont modérés par des interactions sociales complexes et des structures de groupe variées.

Il y a un débat ouvert parmi les anthropologues, les biologistes de l'évolution et les psychologues sur la question de savoir si l'homme est une espèce à forte compétition ou pas (Fisher, 2017; Geary, 2000; F. Marlowe, 2000; Plavcan, 2012). Ce débat porte sur l'étendue et la nature de la sélection sexuelle et de la compétition entre mâles pour l'accès aux femelles dans l'histoire évolutive humaine.

Alors que les espèces à forte compétition présentent généralement un dimorphisme sexuel significatif, chez les humains le dimorphisme sexuel est modéré. Les hommes sont généralement plus grands et plus musclés que les femmes, mais la différence n'est pas aussi prononcée que chez certaines espèces à forte compétition comme les gorilles et loin du paroxysme d'autres espèces telles que l'éléphant de mer du sud où un mâle pèse jusqu'à 4 tonnes alors que les femelles pèsent autour de 900 kg.

Les espèces à forte compétition ont souvent des systèmes de reproduction polygynes, où quelques mâles dominants s'approprient la majorité des opportunités de reproduction. Les humains présentent une gamme de systèmes de reproduction, allant de la monogamie à la polygynie, avec la monogamie prédominante dans de nombreuses cultures, suggérant un mélange de compétition faible à modérée. Il faut remarquer que même dans les cultures qui permettent la polygamie, la majorité des mariages sont monogames.

Il faut noter ici – juste pour compliquer le tableau – que dans certaines espèces à forte compétition, la polygynie *de jure* n'exclue pas la polyandrie *de facto* (Eberhard, 1996). Chez certains primates, tels que les chimpanzés et les bonobos, les femelles s'accouplent avec plusieurs mâles (Goodall, 1986). Cela a plusieurs avantages, permettant aux femelles de contrer le risque d'un mâle alpha infertile, de se mettre sous la « protection » de plusieurs mâles et de sélectionner les spermatozoïdes plus viables à travers une intense compétition spermatique (R. L. Smith, 1984).

Les espèces à forte compétition montrent généralement un faible investissement paternel, les mâles investissant davantage dans la compétition pour les partenaires que dans les soins aux descendants. Les humains ont généralement un investissement paternel élevé, les hommes participant souvent à l'éducation des enfants, caractéristique des espèces à faible compétition.

À cela il faut évidemment ajouter l'effet des facteurs comportementaux et culturels. Les systèmes de reproduction humains et les pressions de sélection sexuelle sont fortement influencés par les pratiques culturelles et les normes sociales, ce qui complique les comparaisons directes avec d'autres espèces.

Ces références et points illustrent la complexité de la catégorisation stricte des humains en tant qu'espèce à forte ou faible compétition, mettant en lumière l'influence de l'évolution biologique et culturelle sur les systèmes de reproduction humains.



Comment nous en sommes arrivés là ?

Décider sur la base des comportements humains actuels si l'homme est une espèce à forte compétition ou pas est assez difficile. L'évolution culturelle et sociale a été si rapide que les pistes sont brouillées.

Nous voudrions proposer de prendre la question de façon différente. La recherche du fameux « maillon manquant » entre l'homme et les primates s'est révélée une question mal posée, car il s'agit plutôt du « grand-père manquant », c'est-à-dire l'ancêtre à partir duquel se sont développés les primates d'aujourd'hui, y inclus l'homme. Nous savons qu'entre 7 et 4 millions d'années nous rencontrons des primates qui pourraient être nos ancêtres et qui n'avaient pas atteint la position debout. Les informations que nous avons de leur dimorphisme sexuel sont incertaines, dû au fait que nous avons de squelettes incomplets. Trois de nos ancêtres qui étaient encore, au moins partiellement, arboricoles sont le *Ardipithecus Ramidus* (4,4 millions d'années), le *Ardipithecus Kadabba* (5.8 à 5.2 millions d'années) et le *Australopithecus Afarensis* (3,9 à 2,9 millions d'années).

Il y a des preuves suggérant un faible dimorphisme sexuel chez *Ardipithecus Ramidus* (Lovejoy et al., 2009; Suwa et al., 2009), ce qui indiquerait des modes de vie sociaux moins hiérarchisés et des stratégies de reproduction différentes de celles observées chez certaines espèces de primates modernes.

En ce qui concerne *Ardipithecus Kadabba*, nous avons des indices d'un faible dimorphisme sexuel (Haile-Selassie, 2001; Haile-Selassie & Gidai Wolde, 2023).

Le dimorphisme sexuel semble plus marqué chez *Australopithecus Afarensis* (McHenry & Coffing, 2000; Reno et al., 2003).

Nous pouvons penser que, du point de vue du comportement sexuel, nos lointains ancêtres étaient dans le même registre que des primates actuels, pas vraiment de races à forte compétition, mais avec un mâle dominant et un « harem » de femelles. Dans ce cas l'investissement paternel devait rester faible et le choix du partenaire lié à la dominance masculine.

La voie évolutive choisie par l'homme a été de développer la position debout et la parole. Mais ce « choix » a comporté des compromis évolutifs.

L'introduction de la parole a révolutionné l'évolution humaine en facilitant la communication précise et rapide, renforçant les liens sociaux et permettant la transmission culturelle. Elle a enrichi la pensée abstraite et le dialogue intérieur, accélérant l'innovation et la créativité. La parole a également permis une organisation sociale complexe et une adaptation rapide aux changements environnementaux. Elle a favorisé la coévolution du cerveau et du langage, augmentant les capacités cognitives humaines (Dunbar, 1998; Pinker, 2015).

Ils existent des indices selon lesquels le développement de la parole s'est fait au préjudice – au moins partiellement – d'autres capacités, comme la mémoire visuelle (Hooper, 2007). Ceci est connu comme l'« hypothèse du compromis cognitif » (cognitive trade-off hypothesis) (Matsuzawa, 2010). Un autre effet de cette évolution a été l'augmentation du volume crânien du ~500 cm³ de l'*Australopithecus Afarensis* (~3-4 millions d'années) au 1200-1800 cm³ des Néandertaliens (10,000 années) pour redescendre aux 1200-1400 cm³ actuels (Lieberman, 2011), avec une conséquente augmentation du crâne des nouveau-nés et un allongement de la période juvénile.



L'autre « compromis » a été le passage à la position debout ou bipédie. La bipédie, ou la capacité à se déplacer sur deux jambes, a été une étape cruciale dans l'évolution humaine, apportant plusieurs avantages évolutifs majeurs (Lovejoy, 1981). Tout d'abord, la bipédie a libéré les mains pour des activités telles que la fabrication d'outils, l'exploration de l'environnement et la manipulation d'objets, ce qui a favorisé le développement de la culture et de la technologie. Deuxièmement, elle a offert une meilleure vue panoramique de l'environnement, améliorant ainsi la détection des prédateurs et la recherche de nourriture. En outre, la bipédie a permis une économie d'énergie lors des déplacements sur de longues distances, favorisant ainsi la chasse, la recherche de ressources et la migration vers de nouveaux habitats. La position debout a également réduit l'exposition directe au soleil, aidant à la thermorégulation et permettant une adaptation à une gamme de climats. Enfin, la bipédie a facilité la communication sociale, car elle a permis l'utilisation de gestes et de signaux visuels pour transmettre des informations et des émotions entre les individus.

Mais aussi il y a aussi eu des effets collatéraux qui ont demandé des « ajustements » somatiques et comportementaux. Avec la transition vers la bipédie, le bassin humain a évolué pour soutenir le poids du corps de manière efficace et pour permettre une locomotion stable. Par conséquent, les articulations sacro-iliaques sont devenues plus rigides. Cela a pu être seulement partiellement compensé par l'évolution du bassin vers une forme plus large et plus ovale afin de faciliter le passage du bébé lors de l'accouchement (Lovejoy, 1981; Rosenberg & Trevathan, 2002; Tague, 2000). L'augmentation du volume crânien a empiré ce problème. À cela il faut ajouter que la gestation est très coûteuse en énergie, et donc il y a un équilibre adaptif entre la maturité de l'enfant à la naissance et la durée de la gestation. Les humains ont déjà une gestation par rapport à leur poids 150% supérieure à la moyenne des primates (Kihlström, 1972). La combinaison d'un bassin plus rigide et d'une tête plus grande a créé un dilemme obstétrical, où il est devenu nécessaire pour les bébés humains de naître à un stade de développement plus immature que chez les autres primates pour passer à travers le canal pelvien. Cela a rendu les bébés extrêmement dépendants des soins parentaux pour leur survie et leur développement postnatal. Cette immaturité à la naissance, souvent appelée « naissance altriciale », est directement liée aux contraintes évolutives imposées par la bipédie et l'évolution du cerveau.

L'évolution vers la bipédie a été « relativement » rapide, 2-3 millions d'années. Donc un petit nombre d'espèces (*Dénisoviens*, *Neandertal*, et *Homo Sapiens*) se sont trouvées avec une stratégie reproductive héritée de leur famille (*Hominides*) totalement inadapté à leur évolution récente. La solution n'a pas été de devenir une espèce à compétition faible, mais d'adapter les comportements reproductifs à cette nouvelle réalité.

Un étrange mélange

Le premier problème à résoudre était d'augmenter la participation paternelle à l'élevage des enfants, car la maman toute seule mettait à risque la survie de la progéniture. Il fallait donc « transformer » une structure polygamique avec des mâles dominants vers une structure monogamique. La femelle devait « convaincre » le mâle de rester avec elle. Pour cela elle a « caché » ses chaleurs et augmenté sa disponibilité sexuelle.

En effet, à cause de la position debout, le vagin féminin est moins visible que celui des autres primates. La chaleur des femmes n'est pas annoncée par des modifications évidentes comme dans les primates, où le vagin est visible et il se gonfle et change de couleur (Strassmann, 1996). Cela a deux conséquences. En cachant ses chaleurs (période d'ovulation) (Burt, 1992), la



femelle humaine devient plus disponible et le mâle a moins besoin d'aller « chercher ailleurs ». De plus, l'ignorance de l'état de fertilité de sa compagne encourage le mâle à rester près d'elle, pour garantir sa fidélité et pouvoir s'accoupler avec elle le plus souvent possible. C'est la seule façon de s'assurer de la paternité de la progéniture à laquelle dédiera beaucoup de temps et d'énergie (Puts, 2010).

La formation de couples monogamiques contribue aussi à réduire l'agressivité et la compétition entre mâles, et avec cela facilite la construction de communautés (Lovejoy, 1981) et à augmenter les chances de tous les mâles de se reproduire. Il ne faut oublier que l'homme est un des animaux physiquement le plus faibles par rapport à sa taille que la nature ait produit. Sa survie dépend étroitement de ses capacités technologiques et de la possibilité de créer des communautés cohésives. La monogamie réduit les conflits entre mâles pour l'accès aux femelles, conduisant à une plus grande stabilité sociale (Chapais, 2008). Cela permet la formation de groupes sociaux plus cohésifs et moins violents. Si les mâles ont moins besoin de se battre pour les partenaires, ils peuvent diriger leur énergie vers des activités communautaires bénéfiques, comme la chasse collective et la défense contre les prédateurs et les autres tribus. Dans un système monogamique, les mâles sont plus investis dans la protection et l'éducation de leur propre progéniture, ce qui augmente les chances de survie des enfants. Cela réduit également l'infanticide, qui est souvent lié à la compétition entre mâles (Fisher, 1989).

Alors que dans les systèmes polygames, la compétition entre les mâles pour l'accès aux femelles peut être intense, le contexte de la monogamie peut conduire à une compétition accrue entre les femelles pour obtenir l'accès à un partenaire masculin. Alors qu'il n'était pas si difficile d'entrer dans le « harem » d'un mâle dominant, maintenant il y aura une seule femelle qui s'accouplera avec le « mâle alpha », et donc il faut l'attirer avec de signes qui ne dépendent pas de la condition de chaleur de la femme. Cette nouvelle situation est peut-être à l'origine du développement chez les femelles humaines de caractères sexuels secondaires comme stratégie de séduction, pour signaler un corps sain et bien adapté à la reproduction. Caractéristiques telles que le développement des seins (Buss, 1989) et le ratio taille-hanches (Singh, 1993), sont considérés comme des signaux de fertilité et de santé reproductive, les rendant attractives pour des partenaires potentiels (F. W. Marlowe, 2004). Ces caractéristiques pourraient aussi être des « signaux coûteux » (Miller, 2000) comme la queue du paon (Zahavi, 1975). En bref, le mâle se dit : « si une femelle peut se permettre d'accumuler autant de tissu inutile, voire handicapant due à l'augmentation de poids, elle doit être vraiment exceptionnelle. » La raison évolutive pour laquelle l'idéal féminin en occident est passé des Trois Grâces de Rubens (Wikipédia, 2023) aux « anges » de Victoria's Secret (Chrisler et al., 2013) est amplement débattue (Jackson & Vares, 2015; Singh & Singh, 2011). Il faut aussi noter qu'il y a des forts indices qu'il y ait une discrepance entre les idéaux de beauté proposés dans les médias et les critères de choix masculins qui semblent être plus « stables et traditionnels » dans les faits sinon dans le discours (Holmstrom, 2004).

Comme dans les autres espèces à faible compétition, les femmes sont parfois confrontées à un compromis entre de bons gènes et l'investissement, et se retrouvent dans des relations avec des hommes qui peuvent être des partenaires attentionnés mais qui ne possèdent peut-être pas les gènes de la meilleure qualité pour la progéniture. Comme nous avons dit plus haut, dans les autres espèces à faible compétition, les femelles parfois s'en vont chercher un autre partenaire. Apparemment les femelles humaines ont plus tendance à chercher de meilleurs gènes ailleurs sans abandonner le couple (Reichard & Boesch, 2003).



L'incidence de la paternité non attribuée, où le père présumé n'est pas le père biologique, varie considérablement selon les différentes études et populations. Les estimations varient généralement de 1% à 3%, bien que certaines études aient rapporté des taux allant jusqu'à 10% ou plus dans certaines populations ou sous des conditions spécifiques. (Anderson, 2006; Bellis, 2005). C'est intéressant de noter que cette stratégie peut se révéler suboptimale dans la mesure où le taux de paternité non attribué est plus élevé – certaines études reportent jusqu'au 30% (Apicella & Marlowe, 2004) – dans les couples où le père doute de la fidélité de sa compagne. Dans ce cas on observe un engagement réduit du père envers les enfants (Anderson et al., 2007; Apicella & Marlowe, 2004; Bressan & Dal Martello, 2002).

À l'intérieur du couple la monogamie permet une plus efficiente division du travail entre les sexes, avec les mâles pouvant contribuer plus directement à la chasse et à la défense, tandis que les femelles se concentrent sur la collecte de ressources et l'éducation des enfants. L'augmentation du coût énergétique de l'enfant a été une des causes de l'augmentation de la viande dans le régime de nos ancêtres (Leonard & Robertson, 1997; Organ et al., 2011). Certains auteurs lient cette augmentation des besoins alimentaires au développement de « tissus coûteux », c'est-à-dire l'intestin et le cerveau (Aiello & Wheeler, 1995). Cela a poussé davantage la séparation des rôles et la spécialisation des mâles en tant que chasseurs de gros gibier. En outre cela a fourni un « exutoire » à l'agressivité des jeunes mâles pouvant servir d'alternative au combat entre eux pour attirer les femelles, en montrant à la fois qu'on est « génétiquement meilleurs » et qu'on sera des bons « pères de famille » capables de subvenir aux besoins du couple (Gurven & Hill, 2009; Hawkes et al., 2001; E. A. Smith, 2004). D'ailleurs on peut se demander quelle est la raison de choisir du « gros gibier », difficile, voire dangereux et qu'on attrape peut-être une fois par semaine, plutôt que de chercher du petit gibier qu'on peut avoir sans trop d'effort et de danger, sinon pour augmenter son attrait comme partenaire par des actions « héroïques » (Kelly, 2013; Sahlins, 1974).

L'existence de relations stables et durables facilite la transmission épigénétique et des connaissances et compétences culturelles. Les enfants bénéficient de l'apprentissage dans un environnement familial stable, ce qui est crucial pour le développement de comportements sociaux complexes et des technologies.

Grâce à la réduction de la compétition entre mâles (Knauff et al., 1991), les couples monogamiques forment des liens plus solides avec d'autres couples et familles, élargissant ainsi les réseaux sociaux et facilitant la coopération à plus grande échelle. Cela favorise la formation de tribus et de communautés plus larges et plus organisées.

Si notre espèce a survécu, ça signifie que cela a marché, et plutôt bien. Mais ça donne l'air d'un bricolage évolutif. Nous sommes des « convertis de la onzième heure » qui n'ont pas transformé leur nature profonde comme espèce. Nous avons ajouté une série de mesures correctives (Barash, 2012) qui ont exploité nos caractéristiques de base pour créer une nouvelle structure reproductive et sociale. C'est notre opinion que les structures comportementales précédentes sont encore là dans le subconscient collectif et qu'elles influencent notre comportement. Ce profond changement de comportement est advenu dans une période très courte sur une échelle évolutive, moins qu'un million d'années. Les conflits et contradictions internes de cette situation évolutivement inédite sont peut-être une des raisons de notre « mal de vivre » et notre incapacité à bâtir de sociétés pacifiques, stables et rationnelles.

D'ailleurs, ç'a été une stratégie « de niche » et à haut risque. Le premier hominidé à avoir pris cette route semble être l'*Homo Erectus*, qui a vécu en Afrique il y a deux millions d'années



(Anton, 2003). À partir de là, il a eu trois « essais » évolutifs majeures qui se sont différenciés sans toutefois perdre la possibilité de s'accoupler entre eux. L'*Homo Sapiens* est apparu en Afrique il y a environ 300 000 ans, et il a commencé à migrer hors d'Afrique il y a environ 70.000 à 100.000 ans. Les *Néandertaliens* ont vécu principalement en Europe et en Asie de l'Ouest. Ils ont existé d'environ 400.000 ans à environ 40.000 ans avant le présent. On estime que les *Dénisoviens*, identifiés principalement grâce à des fragments d'os et de dents trouvés dans la grotte de Denisova en Sibérie, ont vécu entre 200.000 et 50.000 ans avant le présent (Higham et al., 2014; Reich et al., 2010). Après être sorties d'Afrique, ces trois espèces se sont retrouvées en Europe, il y a environ 70.000 à 40.000 ans. Des preuves archéologiques et génétiques montrent que ces interactions ont inclus des échanges culturels et des hybridations (Ackermann et al., 2019; Harvati & Ackermann, 2022). Le fait que la survie des *Homo sapiens* se soit réalisé en partie grâce à l'hybridation avec les *Dénisoviens* et les *Néandertaliens* peut être interprété comme le résultat d'une intense pression évolutive. Il semble que ces trois espèces aient cherché à se différencier, pour finalement se remélanger et optimiser ainsi leurs chances de survie (Green et al., 2010; Reich et al., 2010).

Le succès adaptatif de cette opération est indéniable. Mais, dans un certain sens, il a empiré les choses. La société n'a pas cessé d'évoluer toujours plus rapidement, et nous essayons constamment de nous adapter à nous-même avec les « moyens de bord » sans la possibilité de consolider le changement.

Les vestiges de l'ancien régime sont encore là. Le dimorphisme sexuel est encore marqué (Bartolomei et al., 2021; Ben Mansour et al., 2021; Bishop et al., 1987). Notre espèce semble avoir toutes les caractéristiques d'une espèce qui a connu une histoire évolutive de mâles se battant pour des partenaires. Par exemple, les hommes ont, en moyenne, 60% de masse musculaire en plus de femmes, même 75% en plus dans le haut du corps, et ces différences de musculature se traduisent par de grandes différences de force entre les sexes (Lassek & Gaulin, 2009).

Les hommes, en particulier les jeunes hommes, ont une forte tendance à la compétition physique, partiellement sublimée dans le sport. Dès le début du développement, les garçons sont plus agressifs physiquement que les filles, souvent avec de débordements de violence. Une étude mondiale sur les homicides réalisée par l'Office des Nations Unies contre la drogue et le crime a révélé que les hommes représentent « en moyenne 95% de toutes les personnes condamnées pour homicide dans 53 pays » et 79% des victimes (UNODC, 2013). Si nous ajoutons à cela les guerres, les hommes sont beaucoup plus susceptibles de s'entretuer que les femmes ne le sont les unes les autres. Le taux d'homicides par rapport à la population est sans commune mesure avec tous que nous pourrions trouver chez les animaux. Si on considère aussi les guerres, on estime que qu'il a eu entre 160 et 200 millions de morts à cause des guerres dans le 20^{ème} siècle (White, 2012), presque tous tués par de jeunes mâles.

Cela semble une évidence que nous sommes une espèce qui a connu une histoire évolutive dans laquelle nos ancêtres mâles ont gagné des opportunités d'accouplement par l'utilisation de la force ou de la menace de la force.

D'autres vestiges de l'« ancien régime » sont encore présents.

Le cycle des femmes est caché, mais il existe des études qui confirment que les caractéristiques physiques, les voix et les odeurs des femmes peuvent devenir plus attrayantes pour les hommes pendant la phase fertile de leur cycle menstruel (Haselton et al., 2007; Puts et al., 2013).



Les préférences des femmes en matière de partenaire changent également au cours du cycle, de sorte qu'elles ont des fantasmes sexuels sur des hommes plus dominants et plus masculins pendant la partie fertile du cycle. D'autres études nous disent que les femmes préféreraient une voix plus masculine et dominante (Jünger et al., 2018), en particulier au point fertile du cycle et uniquement pour une relation sexuelle ponctuelle plutôt que pour une relation engagée à long terme (Gangestad et al., 2007; Wood et al., 2014).

La situation actuelle

Les deux histoires revisitées

Revenons un instant à nos deux petites histoires. Dans la première, Monsieur rêve d'être un mâle alpha d'avant le passage à la bipédie et de s'accoupler avec autant de femelles qu'il peut. C'est bien vrai que dans un contexte où les femmes pouvaient élever les enfants toutes seules, cela pouvait être une bonne stratégie pour passer ses gènes. Mais nous ne sommes plus là depuis quelque million d'années. Déjà pour les hommes de l'époque cette stratégie aurait échoué, car l'élevage d'un enfant humain demandait la collaboration de deux parents. Cette stratégie est encore plus anachronique aujourd'hui, au vu de la contraception et au fait que la plupart des grossesses non désirées finissent en avortement. Donc cela s'avérerait une piètre stratégie reproductive. Quand les femmes disent des hommes qu'ils sont des troglodytes, peut-être n'ont pas complètement tort. Pendant ce temps-là, Monsieur laisse tout le temps à Madame de considérer si, avant d'engager un de ses précieux 400⁴ ovules avec son compagnon, elle n'aurait pas, peut-être, un meilleur choix à faire. Madame est consciente de l'importance de la monogamie *de jure* sinon *de facto* pour maximiser la transmission de ses gènes dans les meilleures conditions, et elle pèse avec attention ses chances. Apparemment Madame est bien descendue de l'arbre. La limite de sa stratégie c'est que le nombre de « bons partis » auxquels Madame a accès n'est pas infini et, tout comme son charme, va diminuer avec le temps. Tout cela pourrait être même calculé mathématiquement car il est connu comme « le problème dynamique de la secrétaire⁵ » ou « problème de l'arrêt dynamique optimal » (Chow et al., 1971; Ferguson, 1989). Dans ce contexte, l'ambiance morose n'est pas très surprenante.

Dans la deuxième histoire, Madame a été éblouie par un mâle alpha agressif et dominant, mais elle a oublié de considérer l'aspect « bon père de famille » qui est – effectivement – plus difficile à évaluer. Cette fois c'est elle qui a utilisé un archétype dépassé, tout en espérant que le reste « allait de soi ». La compétition entre femelles a fait le reste. Dans ce contexte, Monsieur utilise ses « conquêtes » pour affirmer son statut d'alpha, un peu « en perte » car il ne va pas se constituer un harem dont il a l'accès exclusif. Au même temps il peut élargir son choix pour une partenaire plus permanent. Dans ce cas, c'est pour lui que se posera le « problème de la secrétaire » à un certain point. Pour ce qui est de l'amie avec son copain « bon garçon », dans notre société les caractéristiques « alpha » ont peut-être changé et la performance intellectuelle devrait y être incluse, car elle peut avoir une importance dans l'obtention d'un statut sociale privilégié qui est, aujourd'hui, une condition importante pour avoir plus d'enfants dans des meilleures conditions. En effet, il y a une théorie qui considère le développement des facultés intellectuelles comme résultat de la sélection naturelle favorisant les individus avec un plus gros

⁴ Pendant la période reproductive (environ de la puberté à la ménopause), une femme ovule environ 400 à 500 fois libérant en moyenne un ovule par cycle menstruel.

⁵ Cela a l'air un peu sexiste, car ça pourrait bien être un secrétaire, mais c'est une traduction de l'anglais « secretary problem » et le français n'est pas à l'aise dans l'emploi de noms neutres.



cerveau chez les primates (Schillaci, 2006). Probablement sa copine a été sensible à cet aspect évolutivement plus « moderne », apparemment avec de bons résultats.

Ce que ces deux vignettes veulent suggérer est que le comportement sexuel des êtres humains vient d'un ajustement évolutif assez rapide et radical qui a eu lieu entre 1 et 2 millions d'années. Cet ajustement a été nécessaire pour pouvoir assurer la survie d'une espèce avec un grand cerveau. Mais, justement à cause du grand cerveau, la structure sociale de cette espèce a continué à évoluer, à un rythme croissant, demandant des ajustements ultérieurs en continuation. La capacité de méta-analyse réflexive de notre espèce n'a fait qu'empirer les choses, si on peut dire ainsi, car il nous a amenés à une déconstruction de ces concepts pour essayer de « rebâtir » – encore une fois – des nouvelles structures basées sur des concepts abstraits d'inclusivité et de parité. Personne ne devrait être surpris de la confusion ambiante que cela est en train de générer.

Du point de vue psychanalytique, si on peut dire, nous avons deux différents ensembles, ou mieux couches, d'archétypes qui définissent nos mécanismes de reproduction, ceux liés à la monogamie, et ceux liés à une structure plus profonde, et – peut-être – plus profondément ancré dans notre subconscient collectif, qui est de forte compétition, dominance masculine et polygamie. Les restes de cette deuxième structure sont à la base de plusieurs problèmes que nous rencontrons en tant que psychanalystes et à niveau sociétal.

Les jeunes filles en fleur !

Pour commencer par une question « légère », le grand problème des mâles adolescents (et pas seulement) de savoir pourquoi les femmes s'habillent de façon à susciter le désir sans forcément être disponibles à des relations sexuelles. Plus ou moins inconsciemment elles font ça pour « bien se marier ». À la limite elles font ça surtout pour ne pas avoir des relations sexuelles avant le mariage, c'est-à-dire avant de s'assurer un partenaire qui puisse participer à s'occuper des enfants. La femme a un nombre limité d'occasions de se reproduire, et donc elle doit administrer avec sagesse ses chances. Plus la femme est « séduisante », plus son choix sera large. Évidemment tout cela est maintenant en partie anachronique. La contraception, la libération sexuelle et la possibilité effective de femmes de s'occuper toutes seules de leurs enfants, surtout si elles ont une situation économique favorable, ont complètement « brouillé les pistes ». À la limite ce comportement est devenu désadaptatif, car une femme qui accepte des relations sexuelles avec une contraception efficace peut montrer au possible partenaire un aspect de soi qui peut la rendre encore plus désirable comme compagne sans prendre de risques reproductifs.

Ah, ces hommes !

Un autre problème, beaucoup plus sérieux, est celui de l'agressivité masculine dans une société de plus en plus « normative ».

Avant de nous lancer dans cet argument épineux, il faut éclaircir que, dans le sens étique expliqué dans l'introduction, nous considérons « bon » que les femmes et les hommes n'ont pas seulement les mêmes droits et les mêmes devoirs, mais aussi les mêmes opportunités. De la même façon nous considérons « mauvaise » toute forme de prévarication d'un individu sur l'autre.

La question de la « masculinité » toxique est amplement discutée (Connell, 2005; Courtenay, 2000; hooks, 2005; Katz, 2006; Kimmel, 2018), La façon dont la question est souvent présentée



est la suivante. Les hommes sont agressifs et émotionnellement réprimés. Ils ont la tendance à exprimer leur masculinité avec des comportements à risque et des sports extrêmes. Le corollaire inévitable de cette tendance masculine est une attitude de dénigrement et d'objectivation de la femme qui entraîne toute sorte de comportements violents de discrimination sociale et harcèlement des femmes, jusqu'à la violence physique et au viol. On appelle cela masculinité toxique. Toutes les solutions proposées se centrent sur le changement des jeunes garçons. De nombreuses initiatives visent à les éduquer sur les dangers de la masculinité toxique et à promouvoir des modèles de masculinité plus sains et équilibrés. En particulier on propose d'encourager et valoriser des modèles de masculinité qui montrent de la vulnérabilité, de l'empathie, et de la coopération. En parallèle on vise à mettre en place des programmes de prévention de la violence et des interventions en santé mentale spécifiquement conçus pour les hommes.

Il y a deux assomptions de base dans ce discours. Le premier est que la masculinité *en soi* est inférieure à la féminité comme attitude envers la vie. À noter qu'il faudrait définir « masculinité », « féminité » et « inférieur », mais dans la doxa « tout le monde sait de quoi on parle », ce qui signifie qu'on ne parle de rien. La deuxième est que la masculinité comme catégorie est une conséquence du patriarcat et de la socialisation des rôles sexuels et que c'est possible de la « déconstruire » (Deleuze, 1969, 1994) et en recomposer une nouvelle, comme s'il s'agissait d'un Lego.

Quelque part les hommes « à l'état de nature », avant leur « rééducation », sont considérés mauvais, malades et dangereux, et ils peuvent s'améliorer seulement en acquérant des caractéristiques plus « féminines ». Cela devrait amener le genre humain vers un futur de paix et d'harmonie.

Ici il y a plusieurs points qui rendent, selon nous, ce discours faux, inefficace et dangereux. D'abord les différences entre les sexes en termes de comportement et de psychologie ne sont pas constantes dans toutes les cultures. Bien que certaines différences soient universelles, d'autres varient considérablement en fonction du contexte culturel. L'exaltation des qualités masculines telles que la force, la prise de risque, le courage physique n'implique absolument pas une culture de violence envers les femmes. Il y a des cultures – entre autres celle dans laquelle les auteurs ont grandi – où la masculinité « virile » est considérée une valeur positive et, en même temps, la violence contre les femmes est vue pas seulement comme une grave dégénération, mais – justement – comme un signe de manque de virilité. C'est ce qu'on appelle la « masculinité chevaleresque » (Connell, 2005). On peut penser que cela soit seulement un idéal romanesque, mais il y a beaucoup d'exemples d'hommes qui ont sacrifié leur vie pour protéger des femmes. Cela est illustré de manière épisodique mais éloquente par la catastrophe du Titanic en 1912, où le taux de survie global des femmes fut de 73 %, tandis que celui des hommes ne fut que de 21 %.

Voir la masculinité seulement comme une construction sociale qui vient du patriarcat c'est résoudre la question « inné-acquis » totalement du côté « acquis ». Cela signifie aussi nier les différences biologiques entre les sexes et les facteurs évolutifs (Schmitt, 2015). De plus, quelque part, c'est déplacer le problème sans vraiment l'affronter. Si masculinité et féminité viennent du patriarcat et de la socialisation des rôles sexuels, d'où viennent patriarcat et socialisation des rôles sexuels ? Comme nous avons essayé d'expliquer plus haut, nous sommes de l'opinion que certains archétypes de « masculinité » sont profondément ancrés en nous (hommes ou femmes que nous soyons), et simplement le nier ou le stigmatiser est inutile voire



contre-productif. Nous pensons que bien que les facteurs culturels soient importants, ils n'expliquent pas entièrement les origines des différences entre les sexes. La biologie évolutionniste fournit un cadre solide pour comprendre pourquoi certaines différences entre les sexes existent et comment elles se manifestent dans différents contextes culturels.

Le mythe selon lequel l'agressivité est une prérogative masculine est contredit par plusieurs études. On peut citer le niveau élevé de violence émotionnelle en ligne exercé par les femmes (cyber-harcèlement) (Marcum et al., 2012) et de violence physique exercée par les femmes dans les relations de couple intimes (Archer, 2000; Fiebert, 2004). Alors qu'il n'y a aucun doute qu'il y a plus d'homicides de femmes que d'hommes dans les relations de couple, une étude du Center for Disease Control pour les années 2016/2017 (Leemis et al., 2022) a trouvé que 32.5 % des femmes et 24.6 % des hommes avaient subi des violences physiques graves dans leur vie par leurs partenaires dans des couples hétérosexuelles. Ces données ne sont pas corrigées par le fait que les hommes sont plus réticents à admettre d'avoir été victimes de violence dans une relation intime.

On entend souvent dire que s'il n'y avait que des femmes au pouvoir, il n'y aurait plus de guerres. Une étude du National Bureau of Economic Research (Dube & Harish, 2017) nous dit qu'entre 1480 et 1913, les reines d'Europe étaient 27% plus susceptibles que les rois de faire la guerre et de conquérir de nouveaux territoires pendant leur règne. La dernière nation de l'Union Européenne à entreprendre une action militaire hors du cadre de l'ONU ou de l'OTAN a été le Royaume-Uni sous le gouvernement de Margaret Thatcher pour la reconquête des Falkland en 1982. Il est aussi vrai que plusieurs études montrent que les femmes sont moins à faveure de la guerre que les hommes (Clements, 2012; Conover & Sapiro, 1993), mais l'écart, quoique significatif, est faible. D'autres études trouvent que les femmes approuvent les guerres pour des raisons différentes des hommes, mais pas en moindre mesure (Zur & Morrison, 1989). En tout cas, l'image de l'homme va-t-en-guerre et de la femme désirant que la paix, est un stéréotype de plus.

Tout cela pour dire que la séparation manichéenne entre pacifique / féminine – violent / masculin ne trouve pas de correspondance dans la réalité. Les différences entre les hommes et les femmes sont inhérentes à la condition humaine, et ces distinctions engendrent inévitablement des pressions et des problèmes différents pour chaque genre.

Féminin et masculin sont étroitement imbriqués. Si le masculin est si toxique, est-ce que le féminin peut être exempt de tout péché ? Toute boutade facile à part, il faudrait réfléchir que ce sont encore les femmes qui s'occupent majoritairement de l'éducation des enfants, surtout dans les premières années formatrices. Dans une perspective purement sociale constructiviste on est obligé à supposer que les mères, victimes de la pression sociale et patriarcale n'ont pas de choix que de perpétuer la structure de pouvoir existante. Mais cela équivaudrait à leur nier toute capacité d'agir, ou « agency » (Bandura, 2012) comme on dit en anglais. Bien triste conclusion pour un discours qui se veut féministe. Les hommes ne sont pas non plus de monstres tout-puissants et la femme garde un pouvoir considérable à l'intérieur de la maison. Mais si nous admettons une matrice subconsciente évolutive derrière ces structures, nous comprenons plus clairement pourquoi le changement est si difficile et doit être « négocié » avec notre nature. Cela demande une collaboration entre les sexes et, probablement, pas mal de temps pour trouver des solutions acceptables.

Dans la société moderne les femmes aussi bien que les hommes subissent la double pression sociale et interne / archétypale de devoir correspondre à des modèles traditionnels, tels que



beauté ou maternité pour les femmes et force, prise de risque et protection pour les hommes. Les médias, bien conscients de l'énorme force de ces archétypes, continuent à les accentuer – et à accentuer leur divergence – de façon subliminale et explicite, pour des raisons surtout commerciales.

Dans un sens, femmes et hommes sont « prisonniers » de ces archétypes. Un des objectifs du mouvement féministe a été de libérer la femme et lui permettre d'être aussi « autre chose » que ces archétypes. Cela est sûrement bien pour les femmes et utile à la société tout entière qui peut profiter de la contribution pleine de l'« autre moitié du ciel » à sa construction.

Mais il y a aussi une jouissance et un sens d'identité lorsqu'on peut répondre librement à ces archétypes, c'est-à-dire à l'appel de notre inconscient. Peu de femmes n'éprouvent pas de la joie à devenir mères. Une femme qui s'habille élégamment peut se réjouir de son image. La dimension du marché des cosmétiques et de la mode en n'est la preuve. Dans ce sens la société les encourage et est empathique.

Les hommes subissent la même pression externe / interne pour les archétypes qui les concernent, mais la société est en train de devenir très peu empathique à leur égard, et leur situation complexe. La société continue à leur proposer Rambo (Grunberg, 2019) et Batman (Schumaker, 1995), John Wick (Leitch & Stahelski, 2014) et Band of Brothers (Spielberg, 2001), mais, au même temps se montre assez peu empathique envers les archétypes et pulsions qui sont sous-jacent à ces modèles, classifiés en vrac de « toxiques ». En parallèle à un discours subliminale poussé au paroxysme, le discours « officiel » est que, comme c'est la structure de pouvoir qui génère les catégories traditionnelles de masculin et féminin, on change la définition de masculinité et voilà, le tour est joué. Des lendemains qui chantent et la paix sur terre.

Évidemment tout le monde sait que l'enfant n'est qu'une feuille blanche sur laquelle on peut écrire ce qu'on veut et que tout est appris et rien inné, ceci étant une affirmation encore plus forte (et peu crédible) que Skinner et Coué mis ensemble. Ce projet de reprogrammation de la société a des aspects préoccupants de rêve enfantin de toute-puissance, de pensée magique et de dictature dystopique. Derrière la suave vision d'une éradication de la violence « toxique » des hommes il y a une préoccupante volonté de contrôle et d'uniformisation. On va leur apprendre comment exprimer leurs sentiments et quelle est la bonne façon d'être empathique, quoi et comment éprouver les sentiments et quels rêves rêver. Au fond c'est un projet d'une violence extrême mais sans coups et sans cris.

Sauf que cela ne change rien à l'inconscient qui s'est construit pendant des millions d'années d'évolutions.

Le résultat est que les jeunes mâles se trouvent dans un état d'excitation constante à cause des médias, des jeux vidéo, et du double message social, avec des pulsions archétypales qui n'ont plus un exutoire socialement acceptable (Barry et al., 2020), et qu'ils ne sont pas éduqués à gérer constructivement. Cela engendre confusion existentielle et très souvent dépression clinique (Barry, 2023), diminution de l'estime de soi (Rotundi, 2020), perte d'identité, sens de culpabilité, manque de confiance dans le futur, comportements asociaux, et une croissante insécurité dans les rapports de couple.

En considérant les pulsions et les modèles masculins traditionnels « inadmissibles » et à remplacer, on encourage leur répression au défaut d'apprendre aux garçons comment les gérer. Donc on renonce aussi à leur donner une éthique positive de la masculinité au nom d'un futur meilleur où ils n'auront plus ces pulsions, une fois qu'ils auront « compris ». Sans surprise, cela



devient extrêmement dangereux. Tout bon psychanalyste sait quel est le destin des sentiments refoulés : ils ne cessent pas de revenir nous hanter. Comme il n'y a plus une « école de mecs » où on apprend quoi faire avec l'agressivité, on fait du n'importe quoi, ou rien du tout. Le manque de cadre rend fous. Le processus Œdipien de confrontation avec le père est aussi bloqué, car il n'y a plus l'espoir d'une issue positive dans l'identification avec la masculinité du père. On n'arrive plus à gérer les fantasmes de violence primaires qu'il engendre et on est écrasé par la culpabilité. La réalité est perçue comme très compliquée et même la sublimation devient difficile.

La société est en train d'opérer une identification projective collective et clivante sur les hommes, qui risquent de devenir ce qu'on les accuse d'être.

Encore pire, on laisse le champ dangereusement ouvert à toute sorte de récupération identitaire et autoritaire. Et on le voit bien avec un retour progressif des tendances autoritaires en politique. On offre aux jeunes un univers simple, avec des bons et des méchants, où on peut être des vrais hommes selon ce que nous dit le chef. On sait très bien comment cela se termine.

Le viol

Le problème, lié au précédent, est celui du viol. Dans une société animale polygame où le mâle alpha gagne le droit sur les femmes du groupe après le combat avec les autres mâles, son droit sur les femmes du harem est naturel. La question du consentement ne se pose pas, et probablement parler de viol ça pourrait être une anthropomorphisation induite, même si nous observons dans certains cas de copulations forcées par le mâle. Copuler avec toutes les femmes sur lesquelles on a acquis les droits de haute lutte et qui sont capable de s'occuper des enfants seules, est une stratégie adaptative de propagation des gènes. Dans ce sens, la copulation sans consentement est dans nos gènes, mais appartient à la version archaïque de notre structure sociale. La structure de couples monogamiques est basée sur une forme de « consentement », car les partenaires se choisissent par moyen d'un rituel de « parade nuptiale » ou cour. Dans ce cadre le viol n'a pas de place, car il n'est pas un comportement adaptatif.

Dans l'espèce humaine le viol est donc un comportement qui vient de la période de forte compétition, désadapté à la reproduction en couple. Dans notre société il est complètement inefficace pour propager les gènes du violeur car la plupart de grossesses générées par des viols finissent avec un avortement, et les conséquences sur le bien-être de la femme sont tellement dévastant que sa capacité de s'occuper de la descendance peut être sérieusement compromise.

De plus, dans la majorité des cas, les violeurs ne sont pas des « alpha mâles » porteurs des gènes de valeur « supérieure ». Une discussion sérieuse sur l'épidémiologie et la pathologie du viol est au-delà du cadre de ce travail, car il y a une énorme variabilité culturelle et sociale. En général nous pensons de ne pas être totalement dans le tort en disant que les responsables de viol sont porteurs d'une ou plus maladies psychiatriques, désadaptation sociale, état de stress post-traumatique (ESPT) ou abus de substance.

Cette origine archaïque du viol devient encore plus claire si nous considérons les viols massifs qui ont lieu dans les guerres. Ce comportement est un clair rappel de la période de forte compétition, dans lequel les femelles du mâle vaincu sont acquises par le vainqueur. C'est intéressant de noter que, si cette affirmation est vraie, notre inconscient est moins raciste de notre conscient, car il semble prêt à utiliser une population souvent considérée comme inférieure, et en tout cas vaincue, dans la propagande guerrière pour propager nos gènes.



Il y a évidemment la question des mariages arrangés ou forcés, qui complique ce cadre, car ce sont des couples monogames mais qui se forment par volonté et intérêt du clan. Cette « innovation » typiquement humaine est due à la complexité des structures sociales créées par l'homme, qui utilisent le mariage comme moyen de cohésion sociale entre familles.

Nous voulons ici ajouter une note sur le viol qui peut être controversée.

Si on se refait à Lacan, le trauma est un événement bouleversant qui expose le sujet à une réalité insupportable et impossible à symboliser. Il marque une irruption du réel, perturbant l'ordre symbolique et linguistique. Ce choc crée une rupture dans l'expérience subjective, confrontant le sujet à une jouissance excessive, difficile à intégrer et à donner un sens.

Nous savons qu'une des conséquences plus douloureuses d'un trauma c'est la tendance de la victime à éprouver un sentiment de culpabilité. Cela peut apparaître absurde, mais, dans un sens, c'est une stratégie d'adaptation (« coping »). La victime d'un trauma se sent impuissante devant le destin, et cela est insupportable. En s'attribuant la responsabilité de l'événement (« c'a été ma faute et donc la prochaine fois je peux l'éviter »), elle réintègre l'expérience traumatique dans l'ordre du symbolique et regagne une forme de « contrôle » sur la réalité. Ou en tout cas elle essaye, car c'est à se demander si la cure n'est pas pire que le mal dans ce cas.

Si notre interprétation est correcte, nous venons d'une période ancestrale de reproduction où pour la femme « se plier » à la volonté du mâle dominant est un comportement « adaptatif ». C'est bien documenté qu'un large pourcentage de femmes a des fantasmes sexuels de viol (Bivona & Critelli, 2009; Costa, 2022; Critelli & Bivona, 2008; Kershnar, 2008; Lehmler, 2020). Plusieurs femmes violées ont avoué avoir éprouvé plaisir physique et psychologique pendant le viol, souvent accompagné d'orgasmes (HMO, 2022; Levin & Van Berlo, 2004; Shin & Salter, 2022). Certaines études suggèrent que les violeurs préfèrent instinctivement les femmes pendant leur période d'ovulation (Thornhill & Palmer, 2001) et que le taux de grossesses est plus élevé dans les rapports non-consensuels (Bohmer & Parrot, 1993; Campbell et al., 2013; Gottschall & Gottschall, 2003; Holmes et al., 1996). Il y a aussi des discussions sur le fait qu'une situation de stress puisse amener une femme à ovuler (Rodvalho-Callegari et al., 2022; Tarín et al., 2010). Ces faits pourraient être autant de « vestiges » de notre passé à forte compétition, anachroniques et désadaptatives, mais toujours là quelque part dans notre subconscient collectif.

Pour ne pas engendrer des malentendus, nous répétons encore une fois que ce qui est naturel n'est pas forcément bon. Au contraire, c'est justement car les relations non consensuelles font partie de notre passé et de notre inconscient qu'il faut tout mettre en acte pour les éviter, au vu des conséquences.

L'évolution vers la monogamie a demandé aux femmes d'entrer en compétition pour l'attention du mâle, et donc de mettre au point des stratégies de « séduction » pour l'attirer. Comme nous avons dit plus haut, cela n'est pas forcément en lien avec l'ouverture de la femme à avoir des rapports sexuels, surtout tout de suite et avec n'importe qui !

La combinaison de ces trois facteurs a des conséquences très sérieuses pour les femmes victimes de viol. Le sentiment de culpabilité généré par le trauma s'« appuie » sur des éléments « inconscients » qui le justifient et le renforcent. La pression sociale fait le reste. Les victimes subissent donc une double ou triple peine. C'est peut-être pour cela que les conséquences d'un viol sont si profondes et difficiles à réparer. Tenir en compte ces facteurs ça pourrait aider dans le traitement des victimes.



Discussion

Nous avons brossé un vaste tableau dans lequel nous exposons l'hypothèse que notre comportement reproductif est le résultat d'une correction, en urgence et sous forte pression évolutive, d'une structure à forte-moyenne compétition semblable à celle de nos cousins les *Hominidés* vers une structure de couples. Selon cette hypothèse, la structure de couples à faible compétition n'a pas remplacé la structure à forte compétition, mais s'y est superposée.

Du point de vue évolutif le résultat a été probant, nous sommes là et, si nous arrivons à ne pas détruire notre planète, du point de vue de la survie de l'espèce, le futur semble raisonnablement assuré.

Reste qu'il y a des « vestiges » de notre passé à forte compétition qui, effectivement, offrent des opportunités d'amélioration, car, avec le développement de notre société ils deviennent de plus en plus gênants.

Malgré une substantielle collaboration entre mâles et femelles à la construction de la société, nous avons créé des structures majoritairement patriarcales où les femelles étaient exclues de positions d'autorité et limitées dans leur autonomie décisionnelle sur leur vie. Ce qui ne veut pas dire qu'elles n'eussent pas du pouvoir dans les faits, mais c'était un pouvoir « intime » et non pas « public ». En outre, cette « asymétrie » les excluait d'un grand nombre de fonctions sociales, avec une déperdition inutile de possibles contributions de valeur pour la société. Éthiquement cela n'était pas bon. Le grand mérite du mouvement féministe a été de mettre en lumière cette « asymétrie », d'en identifier les causes, et d'entamer le processus de correction. Peut-être par la force de choses, le mouvement féministe n'a pas suffisamment pris en compte les fondements biologiques et évolutifs / adaptatifs contribuant à cette « asymétrie », afin de contrecarrer d'avance une possible justification « naturelle » du *statu quo*. Les seules causes admises étaient basées sur le structuralisme constructiviste⁶. C'était, et c'est encore, une position « de combat », compréhensible mais doctrinaire. La limite de cette position est qu'une vision claire des causes d'un problème rend plus facile sa solution. De notre point de vue, admettre des origines biologiques et évolutives à la situation actuelle n'équivaut pas à la justifier. Comme nous avons expliqué au début, considérer ce qui est naturel comme Bien et Immuable est une position morale : on ne touche pas l'ordre des choses créées par Dieu. Éthiquement, par contre, même s'il y a des raisons évolutives et biologiques à la condition féminine, ça vaut bien la peine de voir comment la changer car elle est mauvaise pour nous tous.

On pourrait se demander si cette position idéologique du féminisme est en relation à la discréditation relevée par certains chercheurs entre l'efficacité du mouvement à faire avancer la société et les difficultés éprouvées par certaines féministes à traduire leurs principes dans la relation de couple (Hochschild & Machung, 2012; Kroska, 2004; Pepin & Cotter, 2018; Rudman & Glick, 2008; Thompson & Walker, 1989).

⁶ Le structuralisme constructiviste est une théorie sociale qui combine le structuralisme et le constructivisme. Le structuralisme, initié par des penseurs comme Claude Lévi-Strauss (Lévi-Strauss & Désveaux, 2017), analyse les structures sous-jacentes des cultures et des sociétés. Le constructivisme, représenté par des auteurs comme Jean Piaget (Piaget, 1998), et enrichi par Lev Vygotskij (Vygotskij, 1997) et Alexei Leontiev (Leont'ev & Dupond, 2021), insiste sur le rôle actif des individus dans la construction de leur réalité sociale. Ensemble, cette approche examine comment les structures sociales influencent les comportements et les perceptions, tout en reconnaissant que les individus, par leurs interactions et interprétations, participent à la formation et à la transformation de ces structures.



Le deuxième problème c'est le niveau d'agressivité de notre espèce. Au vu du changement de la structure sociale de reproduction, cette agressivité a eu des effets négatifs. Toujours éthiquement nous pouvons dire que, si on pouvait se passer des guerres continues, ça pourrait être une bonne idée. On remarque au passage qu'avec la découverte de l'arme nucléaire, on est passé à deux doigts de nous exterminer nous-même (Hoffman, 2010). On remarque aussi qu'une des conséquences du passage à un modèle de reproduction à couples monogamiques a été d'introduire une forte compétition entre femmes, avec l'agressivité qui va avec. Quoi faire ? Sur le modèle de la question précédente, et en grande partie en conséquence du mouvement féministe, cette situation a été déclarée aussi « structurelle » et, comme pour le patriarcat, on a donné la faute aux hommes à cause de leur supposé « masculinité toxique ». Comme on l'a dit plus haut, ceci a tout l'air d'un clivage avec identification projective des femmes sur les hommes pour se libérer de leur part d'agressivité en attribuant l'apanage aux hommes.

Si nous prenons une perspective jungienne, l'archétype masculin fait partie intégrante de la psyché des femmes à travers l'animus (Jung, 1987). Cela justifierait l'interprétation clivage / projection comme une tentative de se libérer de toute trace de patriarcat, en se libérant du « mâle en moi ».

C'est notre opinion que dans le cas du patriarcat la composante structurelle constructiviste était prépondérante et le substrat biologique évolutif moins important. Des mesures comme l'ouverture des études et de toutes les professions aux femmes, le droit de vote, une législation paritaire, la sensibilisation de la société aux questions féministes et de la discrimination positive ont fait faire un grand bond en avant vers la correction de l'asymétrie patriarcale.

Dans le cas de l'agressivité, la composante évolutive / biologique est, selon nous, prépondérante, et ce n'est pas suffisant d'« apprendre aux hommes à pleurer », ou leur faire « la morale » pour avancer sur cette question. L'agressivité, masculine et féminine, est dans nos gènes, et la refouler ou la nier ne fait qu'empirer le problème. Comme psychanalystes nous savons que l'agressivité peut être sublimée, ou orientée vers des modèles de comportement ou des activités positives. C'est très probablement grâce à la sublimation de l'agressivité masculine que nous sommes en train d'écrire ces lignes sur un ordinateur portable. Nous pensons qu'au lieu de nier ou dénigrer les archétypes masculins, il faudrait proposer des modèles masculins positifs basés sur la force, le courage, la protection et le respect, c'est-à-dire un modèle de masculinité « chevaleresque » que puisse donner de la fierté aux mâles et au même temps être un élément positif dans la construction sociale. Évidemment le respect des femmes et de leur consentement fait partie intégrante de cette notion.

Pour ce qui est des activités « à risque », qui demandent force, dextérité et courage, là aussi l'éducation et l'encadrement sont possibles sans renier la nature. Au lieu de conduire dangereusement sur la route on peut courir en voiture sur une piste. Si on est à la recherche d'adrénaline, le parachutisme, la grimpe, l'alpinisme, la plongée et ainsi de suite peuvent en offrir sans modération. Et si vraiment c'est le contact physique qui est recherché, les sports de combat sont là. Cela ne doit pas être normatif, pour ne pas retomber dans des stéréotypes nocifs, mais doit pouvoir offrir de modèles de masculinité positive de référence. Le travail n'est pas énorme, nous avons une vaste iconographie au sujet, de Lancelot (Chrétien de Troyes et al., 2014) à T'Challa dans Black Panther (Coogler, 2018) ou Gerry Lane dans World War Z (Foster, 2013), ça suffit de les employer à bonne échance.

On pourra nous dire que tout cela existe déjà. C'est vrai, mais ce qui manque c'est de l'intégrer dans un discours sociétal organique pour l'élaboration d'une image de « masculinité positive »



qui puisse canaliser les pulsions de l'archétype masculin dans une direction socialement constructive et personnellement épanouissante. Lutter contre les archétypes est non seulement peine perdue, mais aussi dangereux, car s'ils ne sont pas « canalisés » par de rituels communautaires, ils peuvent être destructeurs pour l'individu et sujets à toute sorte de récupération du point de vue sociale et politique. Nous tous naissons avec les archétypes, c'est à la société de nous fournir « le manuel » pour leur utilisation constructive. Dans une perspective jungienne, ceci est vrai pour les hommes mais aussi pour les femmes, pour donner une identification positive et épanouissant à leur « animus »⁷ sans être obligées à le refouler. Après la lutte – qui, c'est vrai, n'est pas encore terminée – il faudrait penser à « la paix des braves ».

À ce point nous voulons être clairs sur le fait que ces modèles « viriles » ne doivent pas concerner l'orientation sexuelle. On peut être forts, protecteurs, chevaleresques et courageux indépendamment de qui on aime et de comment on aime, et même indépendamment du sexe biologique. Selon Jung, tout le monde possède un animus (Jung, 1969, 1987).

La jonction délicate est justement de ne pas exclure les femmes de ces rôles « viriles », et aussi d'offrir des modèles alternatifs qui ne sont pas centrés seulement sur la force physique, mais aussi sur la sublimation, tels que les artistes ou les scientifiques. L'important est de permettre des identifications socialement positives et constructives de nos archétypes, car ils sont une source d'énergie morale et intellectuelle considérable si bien utilisés, et nous en avons besoin pour affronter les défis à venir. Stigmatiser toute masculinité comme négative c'est chasser le naturel... Nous cliver n'aidra ni les femmes ni les hommes.

Conclusions

Dans ce travail nous avons avancé, sur la base des connaissances paléontologiques et éthologiques courantes, une hypothèse sur le développement de la structure de reproduction de l'être humain de la compétition modérée à la monogamie. Nous avons supposé que cela ait été une réponse adaptative au passage à la bipédie et à l'augmentation du volume crânien, advenue dans un intervalle de temps relativement bref sur une échelle évolutive. Selon nous, cette évolution nous a laissés avec « deux couches » d'archétypes superposées qui interfèrent avec notre activité reproductive et structure sociale.

La rapidité de l'évolution de notre société s'ajoute à cette structure pour certains aspects encore « en transition » et crée un malaise, entre autres dans les relations de couple qui est, probablement, une des causes de la crise de la famille et de la diminution de la natalité dans les sociétés dites avancées.

Le féminisme a été à l'origine de grandes avancées sociales et idéologiques vers une société plus inclusive et égalitaire. Il a également stimulé une réflexion approfondie sur les catégories traditionnelles et leur déconstruction. L'un des principaux sujets de la critique féministe a été la structure du patriarcat, considérée comme responsable de la condition féminine et instrument

⁷ Dans la psychologie de Jung, l'anima et l'animus sont des archétypes représentant les aspects féminins et masculins présents dans l'inconscient de chaque individu. L'anima, chez l'homme, incarne la sensibilité émotionnelle, l'intuition et la créativité. L'animus, chez la femme, symbolise la rationalité, l'assertivité et l'esprit critique. Intégrer ces archétypes est essentiel pour l'individuation, processus de réalisation de soi. L'anima et l'animus influencent les relations et les perceptions du sexe opposé, souvent projetés sur les autres. Reconnaître et intégrer ces projections aide à équilibrer les aspects masculins et féminins de la personnalité, favorisant ainsi une psyché harmonieuse.



de domination. Cela a conduit à la formulation du concept de « masculinité toxique », désignant la « mystique masculine » traditionnelle, supposée être à l'origine de la structure patriarcale et des violences physiques et morales envers les femmes.

Cependant, de là à affirmer que toute masculinité est négative, c'est un raccourci logique dangereux. Nous observons une crise du concept même de masculinité, avec des conséquences sur l'estime de soi et le bien-être des jeunes hommes. Cette crise a également des répercussions sur leur comportement et leur santé mentale.

Notre analyse nous porte à voir la masculinité comme un archétype qui ne peut pas être supprimé ou refoulé sans des graves conséquences pathologiques à niveau personnel et de la société tout entière. Dans une perspective jungienne, ceci est vrai pour les hommes comme pour les femmes.

L'archétype masculin, comme tous les archétypes, est double. D'un côté il a ce qu'on appelle la « masculinité toxique », peut être le fantôme du chef du clan de l'époque de forte compétition. L'autre pôle c'est Lancelot, le Prince Charmant, la « masculinité chevaleresque ». C'est bien vrai que le pôle « toxique » est un danger pour le futur de notre société, nous le voyons tous les jours. Mais il ne faut pas – on ne peut pas de toute façon – jeter (refouler) l'archétype tout entier. Si nous, comme société, n'intégrons pas l'archétype tout entier en valorisant le bon pôle, nous pourrions bien succomber à l'autre.

Références

- Ackermann, R. R., Arnold, M. L., Baiz, M. D., Cahill, J. A., Cortés-Ortiz, L., Evans, B. J., Grant, B. R., Grant, P. R., Hallgrimsson, B., Humphreys, R. A., Jolly, C. J., Malukiewicz, J., Percival, C. J., Ritzman, T. B., Roos, C., Roseman, C. C., Schroeder, L., Smith, F. H., Warren, K. A., ... Zinner, D. (2019). Hybridization in human evolution : Insights from other organisms. *Evolutionary Anthropology: Issues, News, and Reviews*, 28(4), 189-209. <https://doi.org/10.1002/evan.21787>
- Ahmadzadeh Tori, N., Sharif Nia, H., Ghaffari, F., Behmanesh, F., & Pourreza, A. (2023). Determining the effective factors on voluntary childlessness and one-child tendency from couples' perspective : Compulsory(Involuntary) childlessness or one-child or child-avoidance (child-free)? *Caspian Journal of Internal Medicine*, 14(4). <https://doi.org/10.22088/cjim.14.4.656>
- Aiello, L. C., & Wheeler, P. (1995). The Expensive-Tissue Hypothesis : The Brain and the Digestive System in Human and Primate Evolution. *Current Anthropology*, 36(2), 199-221. <https://doi.org/10.1086/204350>
- Anderson, K. G. (2006). How Well Does Paternity Confidence Match Actual Paternity? : Evidence from Worldwide Nonpaternity Rates. *Current Anthropology*, 47(3), 513-520. <https://doi.org/10.1086/504167>
- Anderson, K. G., Kaplan, H., & Lancaster, J. B. (2007). Confidence of paternity, divorce, and investment in children by Albuquerque men. *Evolution and Human Behavior*, 28(1), 1-10. <https://doi.org/10.1016/j.evolhumbehav.2006.06.004>
- Andersson, M., & Simmons, L. W. (2006). Sexual selection and mate choice. *Trends in Ecology & Evolution*, 21(6), 296-302. <https://doi.org/10.1016/j.tree.2006.03.015>



- Anton, S. C. (2003). Natural history of *Homo erectus*. *American Journal of Physical Anthropology*, 122(S37), 126-170. <https://doi.org/10.1002/ajpa.10399>
- Apicella, C. L., & Marlowe, F. W. (2004). Perceived mate fidelity and paternal resemblance predict men's investment in children. *Evolution and Human Behavior*, 25(6), 371-378. <https://doi.org/10.1016/j.evolhumbehav.2004.06.003>
- Archer, J. (2000). Sex differences in aggression between heterosexual partners : A meta-analytic review. *Psychological Bulletin*, 126(5), 651-680. <https://doi.org/10.1037/0033-2909.126.5.651>
- Bandura, A. (2012). *Self-efficacy : The exercise of control* (12. print). Freeman.
- Barash, D. P. (2012). *Homo mysterious : Evolutionary puzzles of human nature*. Oxford Univ. Press.
- Barash, D. P., & Lipton, J. E. (2002). *The myth of monogamy : Fidelity and infidelity in animals and people* (1. paperback ed). Freeman/Holt.
- Barry, J. (2023). The belief that masculinity has a negative influence on one's behavior is related to reduced mental well-being. *International Journal of Health Sciences*, 17(4), 29.
- Barry, J., Liddon, L., & Seager, M. (2020). Reactions to contemporary narratives about masculinity : A pilot study. *Psychreg Journal of Psychology*, 4(2), 8-21.
- Bartolomei, S., Grillone, G., Di Michele, R., & Cortesi, M. (2021). A Comparison between Male and Female Athletes in Relative Strength and Power Performances. *Journal of Functional Morphology and Kinesiology*, 6(1), 17. <https://doi.org/10.3390/jfmk6010017>
- Bearak, J., Popinchalk, A., Ganatra, B., Moller, A.-B., Tunçalp, Ö., Beavin, C., Kwok, L., & Alkema, L. (2020). Unintended pregnancy and abortion by income, region, and the legal status of abortion : Estimates from a comprehensive model for 1990–2019. *The Lancet Global Health*, 8(9), e1152-e1161. [https://doi.org/10.1016/S2214-109X\(20\)30315-6](https://doi.org/10.1016/S2214-109X(20)30315-6)
- Bellis, M. A. (2005). Measuring paternal discrepancy and its public health consequences. *Journal of Epidemiology & Community Health*, 59(9), 749-754. <https://doi.org/10.1136/jech.2005.036517>
- Ben Mansour, G., Kacem, A., Ishak, M., Grélot, L., & Ftaiti, F. (2021). The effect of body composition on strength and power in male and female students. *BMC Sports Science, Medicine and Rehabilitation*, 13(1), 150. <https://doi.org/10.1186/s13102-021-00376-z>
- Bishop, P., Cureton, K., & Collins, M. (1987). Sex difference in muscular strength in equally-trained men and women. *Ergonomics*, 30(4), 675-687. <https://doi.org/10.1080/00140138708969760>
- Bivona, J., & Critelli, J. (2009). The Nature of Women's Rape Fantasies : An Analysis of Prevalence, Frequency, and Contents. *Journal of Sex Research*, 46(1), 33-45. <https://doi.org/10.1080/00224490802624406>
- Bohmer, C., & Parrot, A. (1993). *Sexual assault on campus : The problem and the solution*. Lexington Books.



- Bressan, P., & Dal Martello, M. F. (2002). *Talis Pater, Talis Filius* : Perceived Resemblance and the Belief in Genetic Relatedness. *Psychological Science*, 13(3), 213-218.
<https://doi.org/10.1111/1467-9280.00440>
- Burt, A. (1992). 'Concealed Ovulation' and Sexual Signals in Primates. *Folia Primatologica*, 58(1), 1-6. <https://doi.org/10.1159/000156600>
- Buss, D. M. (1989). Sex differences in human mate preferences : Evolutionary hypotheses tested in 37 cultures. *Behavioral and Brain Sciences*, 12(1), 1-14.
<https://doi.org/10.1017/S0140525X00023992>
- Campbell, R., Greeson, M. R., Bybee, D., & Neal, J. W. (2013). *Sexual Assault Response Team (SART) Implementation and Collaborative Process : What Works Best for the Criminal Justice System?* Michigan State University.
- Chapais, B. (2008). *Primeval kinship : How pair-bonding gave birth to human society*. Harvard University Press.
- Chow, Y. S., Robbins, H., Siegmund, D., & Chow, Y.-S. (1971). *Great expectations : The theory of optimal stopping*. Houghton Mifflin.
- Chrétien de Troyes, Aubailly, J.-C., & Fournier, H.-F. (2014). *Lancelot ou Le chevalier de la charrette* (Éd. revue). Flammarion.
- Chrisler, J. C., Fung, K. T., Lopez, A. M., & Gorman, J. A. (2013). Suffering by comparison : Twitter users' reactions to the Victoria's Secret Fashion Show. *Body Image*, 10(4), 648-652. <https://doi.org/10.1016/j.bodyim.2013.05.001>
- Clements, B. (2012, janvier 19). Men and Women's Support For War : Accounting for the gender gap in public opinion. *E-International Relations*. <https://www.e-ir.info/2012/01/19/men-and-womens-support-for-war-accounting-for-the-gender-gap-in-public-opinion/>
- Clutton-Brock, T. H. (1984). Reproductive effort and terminal investment in iteroparous animals. *The American Naturalist*, 123(2), 212-229.
- Clutton-Brock, T. H. (1989). Review Lecture : Mammalian mating systems. *Proceedings of the Royal Society of London. B. Biological Sciences*, 236(1285), 339-372.
<https://doi.org/10.1098/rspb.1989.0027>
- Connell, R. W. (2005). *Masculinities* (2nd ed). University of California Press.
- Conover, P. J., & Sapiro, V. (1993). Gender, Feminist Consciousness, and War. *American Journal of Political Science*, 37(4), 1079. <https://doi.org/10.2307/2111544>
- Coogler, R. (Réalisateur). (2018). *Black Panther*. Walt Disney Studios Motion Pictures.
- Costa, R. M. (2022). Sexual Fantasies. In T. K. Shackelford (Éd.), *The Cambridge Handbook of Evolutionary Perspectives on Sexual Psychology : Volume 3 : Female Sexual Adaptations* (Vol. 3, p. 209-240). Cambridge University Press; Cambridge Core.
<https://doi.org/10.1017/9781108943567.011>
- Courtenay, W. H. (2000). Constructions of masculinity and their influence on men's well-being : A theory of gender and health. *Social Science & Medicine*, 50(10), 1385-1401.
[https://doi.org/10.1016/S0277-9536\(99\)00390-1](https://doi.org/10.1016/S0277-9536(99)00390-1)



- Critelli, J. W., & Bivona, J. M. (2008). Women's Erotic Rape Fantasies : An Evaluation of Theory and Research. *Journal of Sex Research*, 45(1), 57-70.
<https://doi.org/10.1080/00224490701808191>
- Deleuze, G. (1969). *Logique du sens*. Les Éditions de minuit.
- Deleuze, G. (1994). *Difference and repetition*. Columbia University Press.
- Dube, O., & Harish, S. P. (2017). *Queens* (w23337; p. w23337). National Bureau of Economic Research. <https://doi.org/10.3386/w23337>
- Dunbar, R. I. M. (1998). *Grooming, gossip and the evolution of language* (1. Harvard Univ. paperback ed). Harvard Univ. Press.
- Eberhard, W. G. (1996). *Female control : Sexual selection by cryptic female choice*. Princeton Univ. Press.
- Emlen, S., & Oring, L. (1977). Ecology, Sexual Selection, and the Evolution of Mating Systems. *Science*, 197(4300), 215-223.
- eurostat. (2024). *Mean age of women at childbirth and at birth of first child* [Tps00017]. Eurostat.
https://ec.europa.eu/eurostat/databrowser/view/tps00017/default/table?lang=en&category=t_demo.t_demo_fer
- Ferguson, T. S. (1989). Who Solved the Secretary Problem? *Statistical Science*, 4(3).
<https://doi.org/10.1214/ss/1177012493>
- Fiebert, M. S. (2004). References examining assaults by women on their spouses or male partners : An annotated bibliography. *Sexuality and Culture*, 8(3-4), 140-176.
<https://doi.org/10.1007/s12119-004-1001-6>
- Fisher, H. E. (1989). Evolution of human serial pairbonding. *American Journal of Physical Anthropology*, 78(3), 331-354. <https://doi.org/10.1002/ajpa.1330780303>
- Fisher, H. E. (2017). *Anatomy of love : A natural history of mating, marriage, and why we stray* (Completely revised and updated, first published as a Norton paperback). W. W. Norton & Company.
- Foster, M. (Réalisateur). (2013). *World War Z*. Paramount Pictures.
- Fox, E. (2002). Female tactics to reduce sexual harassment in the Sumatran orangutan (*Pongo pygmaeus abelii*). *Behavioral Ecology and Sociobiology*, 52(2), 93-101.
<https://doi.org/10.1007/s00265-002-0495-x>
- Gangestad, S. W., Garver-Apgar, C. E., Simpson, J. A., & Cousins, A. J. (2007). Changes in women's mate preferences across the ovulatory cycle. *Journal of Personality and Social Psychology*, 92(1), 151-163. <https://doi.org/10.1037/0022-3514.92.1.151>
- Geary, D. C. (2000). Evolution and proximate expression of human paternal investment. *Psychological Bulletin*, 126(1), 55-77. <https://doi.org/10.1037/0033-2909.126.1.55>
- Goodall, J. (1986). *The chimpanzees of Gombe : Patterns of behavior*. The Belknap Press of Harvard University Press.
- Gordon, N. (2017). *9 Hollywood Actresses Who Were Told They Weren't « Pretty Enough » To Make It In Hollywood*. <https://www.elle.com/uk/life-and-culture/news/g32431/hollywood-actresses-meghan-markle-selena-gomez-pretty-hollywood/>



- Gottschall, J. A., & Gottschall, T. A. (2003). Are per-incident rape-pregnancy rates higher than per-incident consensual pregnancy rates? *Human Nature*, 14(1), 1-20.
<https://doi.org/10.1007/s12110-003-1014-0>
- Green, R. E., Krause, J., Briggs, A. W., Maricic, T., Stenzel, U., Kircher, M., Patterson, N., Li, H., Zhai, W., Fritz, M. H.-Y., Hansen, N. F., Durand, E. Y., Malaspina, A.-S., Jensen, J. D., Marques-Bonet, T., Alkan, C., Prüfer, K., Meyer, M., Burbano, H. A., ... Pääbo, S. (2010). A Draft Sequence of the Neandertal Genome. *Science*, 328(5979), 710-722.
<https://doi.org/10.1126/science.1188021>
- Grunberg, A. (Réalisateur). (2019). *Rambo : Last Blood*. Lionsgate.
- Gurven, M., & Hill, K. (2009). Why Do Men Hunt? : A Reevaluation of “Man the Hunter” and the Sexual Division of Labor. *Current Anthropology*, 50(1), 51-74.
<https://doi.org/10.1086/595620>
- Haig, D. (1993). Genetic Conflicts in Human Pregnancy. *The Quarterly Review of Biology*, 68(4), 495-532. <https://doi.org/10.1086/418300>
- Haile-Selassie, Y. (2001). Late Miocene hominids from the Middle Awash, Ethiopia. *Nature*, 412(6843), 178-181. <https://doi.org/10.1038/35084063>
- Haile-Selassie, Y., & Gidai Wolde, G. (2023). *Ardipithecus kadabba. Late Miocene Evidence from the Middle Awash, Ethiopia* (First). University of California Press.
- Harvati, K., & Ackermann, R. R. (2022). *Hybridization In The Late Pleistocene : Merging Morphological and Genetic Evidence*. <https://doi.org/10.1101/2022.04.20.488874>
- Haselton, M. G., Mortezaie, M., Pillsworth, E. G., Bleske-Rechek, A., & Frederick, D. A. (2007). Ovulatory shifts in human female ornamentation : Near ovulation, women dress to impress. *Hormones and Behavior*, 51(1), 40-45.
<https://doi.org/10.1016/j.yhbeh.2006.07.007>
- Hawkes, K., O’Connell, J. F., & Blurton Jones, N. G. (2001). Hunting and Nuclear Families : Some Lessons from the Hadza about Mens Work. *Current Anthropology*, 42(5), 681-709. <https://doi.org/10.1086/322559>
- Hazan, M., & Zoabi, H. (2015, décembre 15). *Why are highly educated women having more children?* World Economic Forum. <https://www.weforum.org/agenda/2015/12/why-are-highly-educated-women-having-more-children/>
- Higham, T., Douka, K., Wood, R., Ramsey, C. B., Brock, F., Basell, L., Camps, M., Arrizabalaga, A., Baena, J., Barroso-Ruiz, C., Bergman, C., Boitard, C., Boscato, P., Caparrós, M., Conard, N. J., Draily, C., Froment, A., Galván, B., Gambassini, P., ... Jacobi, R. (2014). The timing and spatiotemporal patterning of Neanderthal disappearance. *Nature*, 512(7514), 306-309. <https://doi.org/10.1038/nature13621>
- HMO, A. (2022, octobre 14). Can Arousal Occur During Rape? A Medical Perspective. *AVON HMO*. <https://www.avonhealthcare.com/arousal-during-rape-medical-perspective-avon-hmo/>
- Hochschild, A. R., & Machung, A. (2012). *The second shift : Working families and the revolution at home*. Penguin Books.
- Hoffman, D. E. (2010). *The dead hand : The untold story of the Cold War arms race and its dangerous legacy* (1st Anchor Books ed). Anchor Books.



- Holmes, M. M., Resnick, H. S., Kilpatrick, D. G., & Best, C. L. (1996). Rape-related pregnancy : Estimates and descriptive characteristics from a national sample of women. *American Journal of Obstetrics and Gynecology*, 175(2), 320-325.
[https://doi.org/10.1016/S0002-9378\(96\)70141-2](https://doi.org/10.1016/S0002-9378(96)70141-2)
- Holmstrom, A. J. (2004). The Effects of the Media on Body Image : A Meta-Analysis. *Journal of Broadcasting & Electronic Media*, 48(2), 196-217.
https://doi.org/10.1207/s15506878jobem4802_3
- hooks, bell. (2005). *The will to change : Men, masculinity, and love* (1. paperback edition). Washington Square Press.
- Hooper, R. (2007). Chimps outperform students in a memory game. *New Scientist*, 196(2633), 10. [https://doi.org/10.1016/S0262-4079\(07\)63063-2](https://doi.org/10.1016/S0262-4079(07)63063-2)
- Insee. (2024). *France, portail social*.
<https://www.insee.fr/fr/statistiques/5411776?sommaire=5435421#:~:text=Au%201er%20janvier%202021,soit%20-%200%2C6%20%00>.
- Jackson, S., & Vares, T. (2015). ‘Perfect skin’, ‘pretty skinny’ : Girls’ embodied identities and post-feminist popular culture. *Journal of Gender Studies*, 24(3), 347-360.
<https://doi.org/10.1080/09589236.2013.841573>
- Jung, C. G. (1969). Aion : Researches into the Phenomenology of the Self. In H. Read & \emph{et al.} (Éds.), *The Collected Works of C. G. Jung* (Vol. 9). Princeton University Press.
- Jung, C. G. (1987). *Aspects of the Masculine/Aspect of the Feminine*. Fine Communications,US.
- Jünger, J., Motta-Mena, N. V., Cardenas, R., Bailey, D., Rosenfield, K. A., Schild, C., Penke, L., & Puts, D. A. (2018). Do women’s preferences for masculine voices shift across the ovulatory cycle? *Hormones and Behavior*, 106, 122-134.
<https://doi.org/10.1016/j.yhbeh.2018.10.008>
- Katz, J. (2006). *The macho paradox : Why some men hurt women and how all men can help*. Sourcebooks, Inc.
- Kelly, R. L. (2013). *The lifeways of hunter-gatherers : The foraging spectrum* (Second edition). Cambridge University press.
- Kershner, S. (2008). Rape Fantasies and Virtue. *Public Affairs Quarterly*, 22(3), 253-268. JSTOR.
- Kihlström, J. E. (1972). Period of gestation and body weight in some placental mammals. *Comparative Biochemistry and Physiology Part A: Physiology*, 43(3), 673-679.
[https://doi.org/10.1016/0300-9629\(72\)90254-X](https://doi.org/10.1016/0300-9629(72)90254-X)
- Kimmel, M. (2018). *Guyland : The perilous world where boys become men* (updated). Harper Perennial.
- Knauff, B. M., Abler, T. S., Betzig, L., Boehm, C., Dentan, R. K., Kiefer, T. M., Otterbein, K. F., Paddock, J., & Rodseth, L. (1991). Violence and Sociality in Human Evolution [and Comments and Replies]. *Current Anthropology*, 32(4), 391-428.
<https://doi.org/10.1086/203975>



- Kroska, A. (2004). Divisions of Domestic Work : Revising and Expanding the Theoretical Explanations. *Journal of Family Issues*, 25(7), 890-922.
<https://doi.org/10.1177/0192513X04267149>
- Lassek, W. D., & Gaulin, S. J. C. (2009). Costs and benefits of fat-free muscle mass in men : Relationship to mating success, dietary requirements, and native immunity. *Evolution and Human Behavior*, 30(5), 322-328.
<https://doi.org/10.1016/j.evolhumbehav.2009.04.002>
- Leemis, R. W., Friar, N., Khatiwada, S., Chen, M. S., Kresnow, M., Smith, S. G., Caslin, S., & Basile, K. C. (2022). *The National Intimate Partner and Sexual Violence Survey : 2016/2017 Report on Intimate Partner Violence* (cdc:124646).
<https://stacks.cdc.gov/view/cdc/124646>
- Lehmiller, J. (2020). *Why Are « Rape Fantasies » So Common?*
<https://www.psychologytoday.com/us/blog/the-myths-sex/202003/why-are-rape-fantasies-so-common>
- Leitch, D., & Stahelski, C. (Réalisateurs). (2014). *John Wick*. Lionsgate.
- Leonard, W. R., & Robertson, M. L. (1997). Comparative primate energetics and hominid evolution. *American Journal of Physical Anthropology*, 102(2), 265-281.
[https://doi.org/10.1002/\(SICI\)1096-8644\(199702\)102:2<265::AID-AJPA8>3.0.CO;2-X](https://doi.org/10.1002/(SICI)1096-8644(199702)102:2<265::AID-AJPA8>3.0.CO;2-X)
- Leont'ev, A. N., & Dupond, G. (2021). *Activité, conscience, personnalité* (Nouvelle éd.). Éditions Delga.
- Levin, R. J., & Van Berlo, W. (2004). Sexual arousal and orgasm in subjects who experience forced or non-consensual sexual stimulation – a review. *Journal of Clinical Forensic Medicine*, 11(2), 82-88. <https://doi.org/10.1016/j.jcfm.2003.10.008>
- Lévi-Strauss, C., & Désveaux, E. (2017). *Les structures élémentaires de la parenté*. Éditions EHESS.
- Lieberman, D. (2011). *The evolution of the human head*. Belknap Press of Harvard University Press.
- Lovejoy, C. O. (1981). The Origin of Man. *Science*, 211(4480), 341-350.
<https://doi.org/10.1126/science.211.4480.341>
- Lovejoy, C. O., Suwa, G., Spurlock, L., Asfaw, B., & White, T. D. (2009). The Pelvis and Femur of *Ardipithecus ramidus* : The Emergence of Upright Walking. *Science*, 326(5949), 71. <https://doi.org/10.1126/science.1175831>
- Marcum, C. D., Higgins, G. E., Freiburger, T. L., & Ricketts, M. L. (2012). Battle of the sexes : An examination of male and female cyber bullying. *International journal of cyber criminology*, 6(1).
- Marlowe, F. (2000). Paternal investment and the human mating system. *Behavioural Processes*, 51(1-3), 45-61. [https://doi.org/10.1016/S0376-6357\(00\)00118-2](https://doi.org/10.1016/S0376-6357(00)00118-2)
- Marlowe, F. W. (2004). Mate preferences among Hadza hunter-gatherers. *Human Nature*, 15(4), 365-376. <https://doi.org/10.1007/s12110-004-1014-8>
- Matsuzawa, T. (2010). Cognitive development in chimpanzees : A trade-off between memory and abstraction. *The making of human concepts*, 227-244.



- McHenry, H. M., & Coffing, K. (2000). Australopithecus to Homo : Transformations in Body and Mind. *Annual Review of Anthropology*, 29, 125-146. JSTOR.
- McKay, G. (2000). The myth of monogamy : Fidelity and infidelity in animals and people. *The Canadian Journal of Human Sexuality*, 9(4), 275.
- Miller, G. (2000). *The mating mind : How sexual choice shaped the evolution of human nature* (1. ed). Doubleday.
- Møller, A. P., & Pomiankowski, A. (1993). Fluctuating asymmetry and sexual selection. *Genetica*, 89(1), 267-279. <https://doi.org/10.1007/BF02424520>
- Nietzsche, F. (2022). *Ecce homo : Comment on devient ce que l'on est*. Mille et une nuits.
- Organ, C., Nunn, C. L., Machanda, Z., & Wrangham, R. W. (2011). Phylogenetic rate shifts in feeding time during the evolution of *Homo*. *Proceedings of the National Academy of Sciences*, 108(35), 14555-14559. <https://doi.org/10.1073/pnas.1107806108>
- Pepin, J. R., & Cotter, D. A. (2018). Separating Spheres? Diverging Trends in Youth's Gender Attitudes About Work and Family. *Journal of Marriage and Family*, 80(1), 7-24. <https://doi.org/10.1111/jomf.12434>
- Piaget, J. (1998). *La Construction Du Reel Chez L'Enfant* (6^e éd.). Delachaux et Niestlé (14 octobre 1998).
- Pinker, S. (2015). *The language instinct : How the mind creates language* ([New] edition). Penguin.
- Plavcan, J. M. (2012). Sexual Size Dimorphism, Canine Dimorphism, and Male-Male Competition in Primates : Where Do Humans Fit In? *Human Nature*, 23(1), 45-67. <https://doi.org/10.1007/s12110-012-9130-3>
- Puts, D. A. (2010). Beauty and the beast : Mechanisms of sexual selection in humans. *Evolution and Human Behavior*, 31(3), 157-175. <https://doi.org/10.1016/j.evolhumbehav.2010.02.005>
- Puts, D. A., Bailey, D. H., Cárdenas, R. A., Burriss, R. P., Welling, L. L. M., Wheatley, J. R., & Dawood, K. (2013). Women's attractiveness changes with estradiol and progesterone across the ovulatory cycle. *Hormones and Behavior*, 63(1), 13-19. <https://doi.org/10.1016/j.yhbeh.2012.11.007>
- Reich, D., Green, R. E., Kircher, M., Krause, J., Patterson, N., Durand, E. Y., Viola, B., Briggs, A. W., Stenzel, U., Johnson, P. L. F., Maricic, T., Good, J. M., Marques-Bonet, T., Alkan, C., Fu, Q., Mallick, S., Li, H., Meyer, M., Eichler, E. E., ... Pääbo, S. (2010). Genetic history of an archaic hominin group from Denisova Cave in Siberia. *Nature*, 468(7327), 1053-1060. <https://doi.org/10.1038/nature09710>
- Reichard, U. H., & Boesch, C. (Éds.). (2003). *Monogamy : Mating strategies and partnerships in birds, humans and other mammals*. Cambridge Univ. Press.
- Reno, P. L., Meindl, R. S., McCollum, M. A., & Lovejoy, C. O. (2003). Sexual dimorphism in *Australopithecus afarensis* was similar to that of modern humans. *Proceedings of the National Academy of Sciences*, 100(16), 9404-9409. <https://doi.org/10.1073/pnas.1133180100>



- Rodvalho-Callegari, F. V., Rodrigues-Santos, I., Lucion, A. B., Rodvalho, G. V., Leite, C. M., De Paula, B. B., Pestana-Oliveira, N., & Anselmo-Franci, J. A. (2022). Acute stress anticipates and amplifies the luteinizing hormone pre-ovulatory surge in rats : Role of noradrenergic neurons. *Brain Research*, 1781, 147805. <https://doi.org/10.1016/j.brainres.2022.147805>
- Rosenberg, K., & Trevathan, W. (2002). Birth, obstetrics and human evolution. *BJOG: An International Journal of Obstetrics & Gynaecology*, 109(11), 1199-1206. <https://doi.org/10.1046/j.1471-0528.2002.00010.x>
- Rotundi, L. (2020). The issue of toxic masculinity. *LUISS Guido Carli: LIBERIA UNIVERSITA INTERNAZIONALE DEGLI STUDI SOCIALI*. https://tesi.luiss.it/27362/1/085972_ROTUNDI_LAVINIA.pdf (accessed Sep 3, 2022).
- Rudman, L. A., & Glick, P. (2008). *The social psychology of gender : How power and intimacy shape gender relations*. the Guilford press.
- Sahlins, M. (1974). The original affluent society. *Ecologist; (United States)*, 4:5. <https://www.osti.gov/biblio/5488233>
- Santonico, F., Trombetta, T., Paradiso, M. N., & Rollè, L. (2023). Gender and Media Representations : A Review of the Literature on Gender Stereotypes, Objectification and Sexualization. *International Journal of Environmental Research and Public Health*, 20(10), 5770. <https://doi.org/10.3390/ijerph20105770>
- Scharrer, E. L. (2013). Representations of Gender in the Media. In K. E. Dill (Éd.), *The Oxford Handbook of Media Psychology* (1^{re} éd., p. 267-284). Oxford University Press. <https://doi.org/10.1093/oxfordhb/9780195398809.013.0015>
- Schillaci, M. A. (2006). Sexual Selection and the Evolution of Brain Size in Primates. *PLoS ONE*, 1(1), e62. <https://doi.org/10.1371/journal.pone.0000062>
- Schmitt, D. P. (2015). The evolution of culturally-variable sex differences : Men and women are not always different, but when they are... it appears not to result from patriarchy or sex role socialization. *The evolution of sexuality*, 221-256.
- Schumaker, J. (Réalisateur). (1995). *Batman Forever*. Warner Bros.
- Shin, H. J., & Salter, M. (2022). Betrayed by my body : Survivor experiences of sexual arousal and psychological pleasure during sexual violence. *Journal of Gender-Based Violence*, 1-15. <https://doi.org/10.1332/239868021X16430290699192>
- Singh, D. (1993). Adaptive significance of female physical attractiveness : Role of waist-to-hip ratio. *Journal of Personality and Social Psychology*, 65(2), 293-307. <https://doi.org/10.1037/0022-3514.65.2.293>
- Singh, D., & Singh, D. (2011). Shape and Significance of Feminine Beauty : An Evolutionary Perspective. *Sex Roles*, 64(9-10), 723-731. <https://doi.org/10.1007/s11199-011-9938-z>
- Smith, E. A. (2004). Why do good hunters have higher reproductive success? *Human Nature*, 15(4), 343-364. <https://doi.org/10.1007/s12110-004-1013-9>
- Smith, R. L. (Éd.). (1984). *Sperm competition and the evolution of animal mating systems*. Academic Press.
- Spielberg, S. (Réalisateur). (2001). *Band of Brothers* [Television Series]. HBO.



- Strassmann, B. I. (1996). The Evolution of Endometrial Cycles and Menstruation. *The Quarterly Review of Biology*, 71(2), 181-220. <https://doi.org/10.1086/419369>
- Suwa, G., Kono, R. T., Simpson, S. W., Asfaw, B., Lovejoy, C. O., & White, T. D. (2009). Paleobiological Implications of the *Ardipithecus ramidus* Dentition. *Science*, 326(5949), 69-99. <https://doi.org/10.1126/science.1175824>
- Tague, R. G. (2000). Do big females have big pelves? *American Journal of Physical Anthropology*, 112(3), 377-393. [https://doi.org/10.1002/1096-8644\(200007\)112:3<377::AID-AJPA8>3.0.CO;2-O](https://doi.org/10.1002/1096-8644(200007)112:3<377::AID-AJPA8>3.0.CO;2-O)
- Tarín, J. J., Hamatani, T., & Cano, A. (2010). Acute stress may induce ovulation in women. *Reproductive Biology and Endocrinology*, 8(1), 53. <https://doi.org/10.1186/1477-7827-8-53>
- Thompson, L., & Walker, A. J. (1989). Gender in Families : Women and Men in Marriage, Work, and Parenthood. *Journal of Marriage and the Family*, 51(4), 845. <https://doi.org/10.2307/353201>
- Thornhill, R., & Palmer, C. T. (2001). *A natural history of rape : Biological bases of sexual coercion*. MIT press.
- Triversi, R. (1972). Parental Investment and Sexual Selection. In *Sexual Selection and the Descent of Man* (p. 1871-1971). Aldine.
- UNODC. (2013). *Global Study on Homicide*. United Nations. https://www.unodc.org/documents/gsh/pdfs/2014_GLOBAL_HOMICIDE_BOOK_web.pdf
- Vygotskij, L. S. (1997). *Pensee et langage* (3. édition). La Dispute.
- White, M. (2012). *The great big book of horrible things : The definitive chronicle of history's 100 worst atrocities* (1st ed). W.W. Norton.
- Wikipédia. (2023). *Les Trois Grâces (Rubens, 1639)*—Wikipédia, l'encyclopédie libre. [http://fr.wikipedia.org/w/index.php?title=Les_Trois_Gr%C3%A2ces_\(Rubens,_1639\)&oldid=204694049](http://fr.wikipedia.org/w/index.php?title=Les_Trois_Gr%C3%A2ces_(Rubens,_1639)&oldid=204694049)
- Wood, W., Kressel, L., Joshi, P. D., & Louie, B. (2014). Meta-Analysis of Menstrual Cycle Effects on Women's Mate Preferences. *Emotion Review*, 6(3), 229-249. <https://doi.org/10.1177/1754073914523073>
- Zahavi, A. (1975). Mate selection—A selection for a handicap. *Journal of Theoretical Biology*, 53(1), 205-214. [https://doi.org/10.1016/0022-5193\(75\)90111-3](https://doi.org/10.1016/0022-5193(75)90111-3)
- Zur, O., & Morrison, A. (1989). Gender and war : Reexamining attitudes. *American Journal of Orthopsychiatry*, 59(4), 528-533. <https://doi.org/10.1111/j.1939-0025.1989.tb02742.x>